

SPECIMEN

DES

CARACTÈRES

DE LA FONDERIE DE

N. P. GANDO

À PARIS

ET DE SON FILS

TH. S. GANDO

À BRUXELLES.

À HAARLEM

CHEZ JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN

MDCCCCXVII.

AVANT-PROPOS.

De la Fonderie de caractères des Gando's il nous est peu connu. La famille est d'origine suisse. Jean Louis Gando, qui avait établi une fonderie à Bâle au dix-septième siècle la transportait à Paris au commencement du dix-huitième siècle.

Son neveu Nicolas, fils de son frère, né à Genève et décédé à Paris en 1767, continuait les affaires et les agrandit considérablement en 1758 par l'achat de la fonderie de Claude Lamesle.

Le dit Nicolas s'était associé avec son fils Pierre François Gando, né à Genève en 1733, décédé à Paris en 1800, qui laissait les affaires en condition florissante à son fils Nicolas Pierre.

On ignore, si les situations politiques ont eu une influence défavorable sur les affaires; néanmoins, tandis qu'il continuait les affaires à Paris, son fils Théodore Simon Gando s'etablit en 1818 à Bruxelles comme fondeur de caractères.

Au commencement, cette fonderie bruxelloise avait sans doute peu d'importance, car les assortiments furent fondus à l'aide des matrices que le père fournit au fils.

Après le décès de Pierre Nicolas l'inventaire fut transporté à Bruxelles, et hélas les anciennes matrices vendues comme vieux cuivre à l'exception de quelques assortiments.

C'était pourquoi, lorsque la maison Jean Enschedé et fils achetait en 1837 la fonderie entière, on ne trouvait que des assortiments de date plus récente que la Révolution Française, à l'exception de deux assortiments grecs, provenant de Lamesle.

Il serait chose difficile de se faire une bonne idée du matériel, que la fonderie de Gando possédait pendant les périodes différentes.

Le premier spécimen de caractères que nous connaissons, fut imprimé en 1745 sous le titre de „Epreuve des caractères de la Fonderie de Nicolas Gando. A Paris, Cloistre Saint Julien le Pauvre, près la Rue Galande".

Il n'y a pas de préface et le texte, qu'on a choisi pour les 48 différents types romains et italiques, ainsi que pour les 15 lettres doubles est sans valeur pour nous, ne contenant aucune particularité, concernant l'histoire de l'établissement.

A ce spécimen de caractères en a ajouté une série de fleurons bien remarquable, intitulée: „Recueil d'ornements, qui comprennent les différentes combinaisons des Vignettes de la Fonderie de N. Gando. Précédé d'une Table de ces mêmes Vignettes, qui fait connaître sur le champ leur quantité et leur figure et s'éclaircit sur l'usage qu'on en a fait dans ce Recueil.

Le cadre de ce Titre sert ici comme de Préliminaire à ce genre d'ouvrage. 1745".

La Table, qui suit alors, montre en 10 corps 107 différentes Vignettes, montrant à 22 pages les compositions les plus compliquées. Tout cela est bien intéressant pour faire connaître le goût de ces temps, mais il nous laisse dans l'ignorance quant au graveur, par lequel les poinçons ont été gravés.

Quelques feuilles volantes avec des types nouvelles nous informent qu'elles ont été gravées par Gando le jeune, Rue Saint Jacques, qui n'est autre que Pierre François Gando, le fils de Nicolas.

Le matériel a reçu une grande augmentation en 1758 à cause de l'achat de la fonderie de Claude Lamesle, qui exerçait son industrie d'abord Rue Galande près de la Place Maubert, et plus tard dans une rue voisine près de la même place.

Cette fonderie, établie par Lamesle, avait acheté en 1737 l'inventaire de l'établissement de Cot et en même temps augmenté énormement son inventaire.

Jean Cot s'établit en 1670 à Paris comme fondeur de caractères et achetait plusieurs établissements qui ne pouvaient soutenir la lutte pour l'existence.

Son fils Pierre lui succédait et lorsque le père mourut, la mère fut associée aux affaires.

Encore bien jeune Pierre mourut, et sa mère, aidée de ses deux filles tâchait de continuer les affaires; mais probablement elle n'avait pas assez de force et, lorsque Lamesle achetait la fonderie entière, c'était pour elle un bon débarras.

Cinq ans après, en 1742 Lamesle publia une épreuve complète, par laquelle cependant nous ne saurons découvrir, quel matériel descendait de Lamesle ou de Cot, ce qui est peu important, puisque, comme nous l'avons déjà dit, presque tout le matériel s'est perdu.

Seulement les deux assortiments grecs nous sont restés, un petit texte et un cicéro et en jugeant d'après la gravure, nous les comptons parmi les types du dix-septième siècle et par conséquent sortant de la fonderie de Jean Cot.

Gando, ayant acheté la fonderie de Lamesle en 1758, Lamesle est parti pour Avignon et dès lors on l'a perdu de vue.

Après avoir constaté que Pierre François Gando était un graveur renommé, nous savons la même chose de son fils Nicolas Pierre. Ambroise Firmin Didot nous raconte dans son article bien connu sur la Typographie dans l'Encyclopédie qu'en 1789 la fonderie de Gando „était en grande activité"; de sorte que nous pouvons bien supposer que dans ces jours on s'y occupait de la gravure de types selon le dernier goût.

Bien que ces types en grande partie soient gravés par le propriétaire de la fonderie, nous pouvons constater que d'autres artistes renommés l'ont assisté.

Nous savons qu'il avait comme assistant A. Bessemer, un Hollandais,

qui d'abord s'était établi comme graveur pour son propre compte à Paris, et qui plus tard fut attaché à la fonderie de Gando.

Dans le „second recueil" de nos „épreuves" nous publions quelques lettres de Bessemer et de Gando adressées à nos ancêtres, nous donnant une idée de l'activité de l'un et de l'autre.

Les nouveaux assortiments étant prêts, Gando fit paraître un spécimen, dont nous possédons un exemplaire, lequel exemplaire nous avons réimprimé sous le titre de „premier recueil".

Les deux assortiments grecs, cités plus haut, y sont ajoutés. D'un double canon romain et italique et d'un parangon ronde manquent les matrices, étant déjà perdues du temps de l'achat par Jean Enschedé et fils en 1837.

Un petit romain italique, un grand romain italique et quelques Vignettes sont encore ajoutés par nous à ce recueil, puis que nos archives nous apprennent qu'au commencement du 19me siècle ces types appartenaient à la fonderie de Gando.

Après que cette „épreuve" eut été imprimée, probablement en 1810, l'inventaire de matrices fut bien agrandi, mais pour autant que nous savons, un nouveau spécimen n'a jamais été publié.

Nous avons inséré ces assortiments dans notre spécimen sous le titre de „second recueil" et nous y avons ajouté quelques Vignettes en vente dans cette fonderie, comme nous lisons dans une lettre de Gando à notre maison.

Comme „premier recueil" de la fonderie bruxelloise on trouve tout ce que Théodore Simon plus tard avait acquis, les poinçons ayant peut-être été gravés par lui-même, mais ayant recours aux graveurs belges Istastoule et Henri Villeneuve et aussi aux graveurs français Veyrat et Dallut. Le „recueil" est complété avec quelques assortiments, que ces graveurs nous ont fournis directement. A la fin se trouve un „second recueil" d'assortiments, fournis par Lombardat et d'autres qu'on ne trouve pas dans les épreuves de ce dernier Gando.

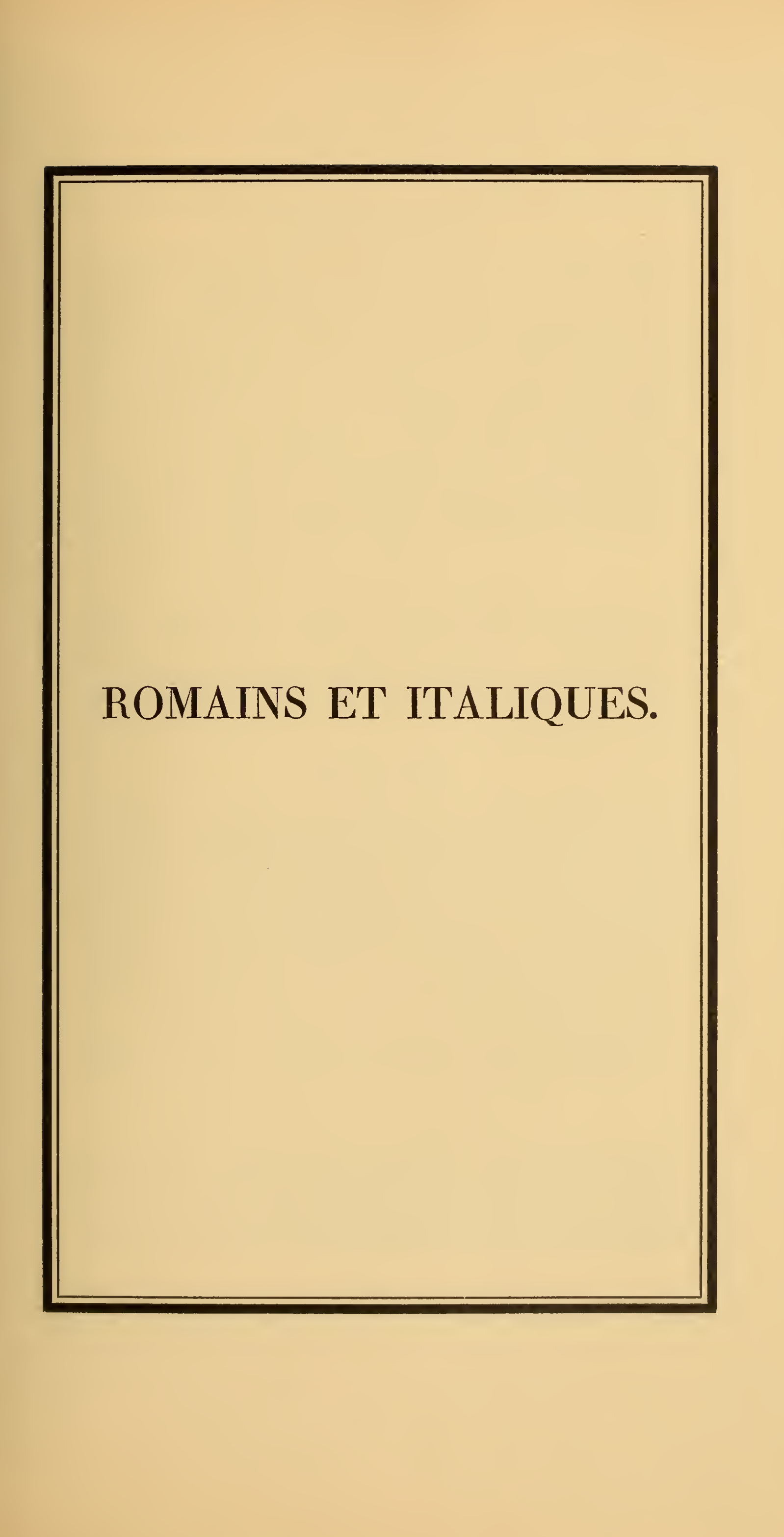
Nous n'avons pas à critiquer la valeur artistique du matériel de cette fonderie, mais nous supposons d'avoir fait un travail utile par la composition de cette „épreuve", parce qu'elle nous permet de nous faire une idée de l'inventaire d'une des fonderies les plus considérables de la France pendant une période d'un demi-siècle.

ÉPREUVES
DES CARACTÈRES
DE LA FONDERIE
DE N. P. GANDO,

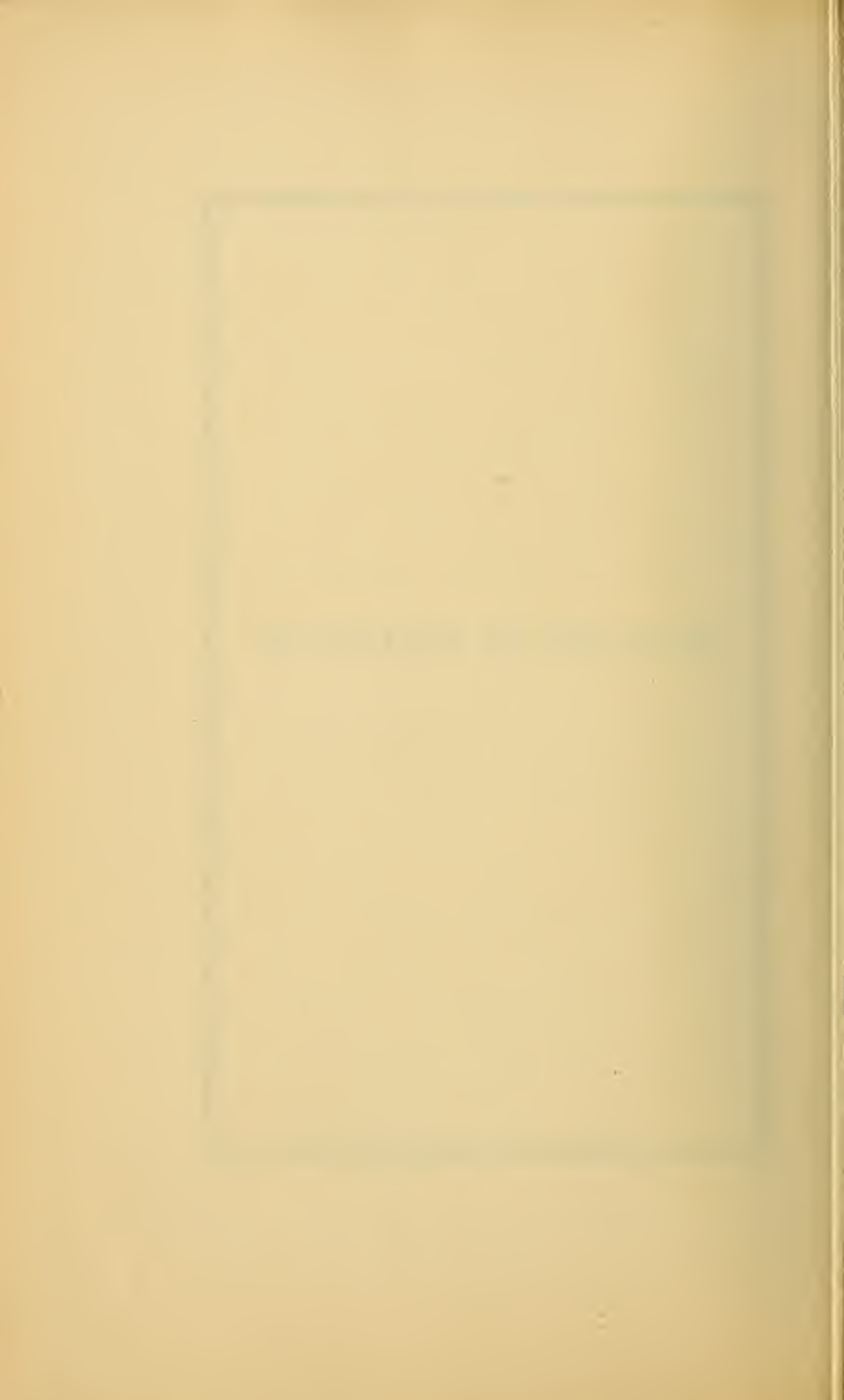
GRAVEUR ET FONDEUR.

PREMIER RECUEIL.

A PARIS,
Rue des Maçons, N°. 21.



ROMAINS ET ITALIQUES.



NOMPAREILLE.

Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, et dont les grâces modestes annonçoient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du célèbre cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée, avec sa fille, d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvaient lui payer cinq sequins qui lui étoient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y étoit tombée, que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur-le-champ cinquante sequins. Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant à monseigneur, et certainement il s'est trompé. Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant allât lui-même parler au cardinal. Son éminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étoient présentes : Vous avez tous raisons, je m'étois trompé, le procédé de madame le prouve, et au lieu de cinquante sequins il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

NOMPAREILLE ITALIQUE.

Henri de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafré, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des finances, qui le lendemain lui envoya soixante et dix mille livres en argent, et dix mille écus en or renfermés dans un sac de cuir. Le duc croyant que ce sac ne contenoit que de l'argent blanc, le donna par gratification au commis nommé Lavienne qui lui porta la somme. Ce commis, qui ignoroit lui-même ce que ce sac pouvoit contenir, n'osa le refuser.

MIGNONNE.

On a exécuté, à Prague, un jeune homme pour un crime d'une nature extraordinaire, on ne conçoit même pas aisément comment il a été commis. Il s'agit d'un rapt dont on ne connoit aucune circonstance que d'après la confession du coupable. Or, voici ce qu'il a déclaré. Epris d'une passion violente pour une demoiselle de cette ville extrêmement bien née, aussi vertueuse que belle, il a long-temps médité les moyens de la satisfaire. Il portoit en conséquence, sur lui, un petit flacon rempli d'une certaine liqueur qu'il appelle un philtre, dont il n'a jamais voulu révéler la composition, et dont on va connoitre l'effet. Il y avoit plusieurs mois qu'il guettoit en vain l'occasion d'en faire usage. Enfin, se trouvant un jour dans une assemblée avec la demoiselle, elle sentit un accès de migraine dont elle se plaignit. L'officieux jeune homme lui proposa du café qui fut accepté, et avant de le présenter, il trouva le moyen d'y jeter quelques gouttes de sa liqueur.

MIGNONNE ITALIQUE.

Granius, Romain, pendant la guerre civile de César et de Pompée, fut fait prisonnier par Scipion, qui lui promit la vie, s'il vouloit quitter le parti de César. Les soldats de César, répondit Granius, donnent la vie aux autres, et ne la reçoivent de personne; et aussitôt il s'enfonça un poignard dans le sein. La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes.

Nos. 114. 115. 148. 149.

PETIT TEXTE.

N°. I.

On a loué l'adresse avec laquelle le jeune Papirius sut dérober son secret aux pressantes sollicitations d'une mère qui le chérissoit. Son père, sénateur de Rome, l'avoit un jour mené au sénat, où l'on délibéroit des affaires les plus importantes. A son retour, sa mère lui demanda ce qui s'étoit passé au sénat. Le jeune Papirius lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponse, comme on le pense bien, ne fit qu'augmenter la curiosité de cette femme: elle employa les moyens les plus pressans pour obtenir ce qu'elle desiroit. Son fils, vivement pressé, crut devoir la satisfaire par un mensonge adroit. Il lui dit qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la république de donner deux femmes à un mari, que d'accorder deux maris à une femme. L'épouse du sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, courut aussitôt communiquer ses craintes aux autres dames romaines. Le lendemain elles se présentèrent à la porte du sénat, dirent tout haut qu'il falloit plutôt donner deux maris à une femme, et qu'on ne devoit rien conclure sans les entendre. Les sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le jeune Papirius les tira de peine, en leur racontant de quelle manière il avoit fallu éluder la curiosité de sa mère. On loua sa prudence; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée du sénat, excepté le jeune Papirius. C'est un dépôt bien dangereux pour un sujet, que le secret de son maître. Aussi le poète Philipide, favori de Lysimacus, un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, interrogé par son prince sur ce qu'il desiroit le plus: Tout ce qu'il vous plaira, seigneur, lui dit-il, à la réserve de votre secret.

PETIT TEXTE ITALIQUE.

Un homme de finances jouoit mille pistoles au piquet, en une partie, avec un seigneur de la cour. Celui-ci jugea qu'il pouvoit le faire capot et le gagner, s'il lui persuadoit qu'il avoit trois valets, dont cependant il en avoit écarté un. Il compte le point et le reste de son jeu jusqu'à vingt; et, après avoir rêvé un moment, il jette sa première carte, et compte vingt-trois. Son adversaire lui demande, comment il les compte. Le courtisan recommence à compter son jeu, et ajoute trois valets. Le renard sait beaucoup; mais une femme amoureuse en sait davantage. La santé du corps est le pavot de l'ame.

PETIT TEXTE.

N°. II.

Séville, la capitale de l'Andalousie, et une des principales villes de l'Espagne, s'est autrefois signalée par les intrigues amoureuses de deux personnes qui font le sujet de cette histoire. Rodrigue étoit le nom de l'amant, et Isabelle celui de l'amante. Rodrigue étoit un jeune gentilhomme qui servoit, en qualité de page, un des premiers Marquis de la ville; et Isabelle étoit une demoiselle de quinze ans, parente de la Marquise, qui l'avoit prise par amitié auprès d'elle. Rodrigue, qui en devint éperduement amoureux, prit son temps pour lui faire sa déclaration d'amour. Isabelle l'écouta, et lui fit même une réponse favorable: ils s'aimèrent tant, qu'ils n'étoient plus qu'un cœur et qu'une ame. Leur amour fut su de toute la maison, et on n'y parloit d'autre chose que des amours de Rodrigue et d'Isabelle. Isabelle en fut avertie par une demoiselle de ses amies, qui lui dit que la chose étoit venue aux oreilles du Marquis et de la Marquise. Cette nouvelle affligea beaucoup Isabelle, qui la pria de lui donner quelque bon conseil. Ce n'est pas un crime, lui dit la demoiselle, d'avoir quelque intrigue amoureuse avec un gentilhomme, cela n'est que fort ordinaire, et pourvu que l'on ait soin de conserver son honneur, une demoiselle en est bien plus estimée: ainsi, je ne vois pas que vous ayiez aucun sujet de vous affliger, à moins que ce ne soit de l'avis que je m'en vais vous donner. C'est que, pour fermer la bouche à tout le monde, il faut que votre amant, sans faire semblant qu'il se doute de rien, demande son congé à monsieur le Marquis et à madame la Marquise, sous prétexte de faire un voyage. Il est en âge, poursuivit-elle, de souffrir la fatigue; qu'il s'en aille pour quelque temps à Madrid.

PETIT TEXTE ITALIQUE.

Un militaire, qui depuis plus de dix ans avoit quitté le lieu de sa naissance, y revint pour voir sa famille. Les choses étant changées pendant son absence, il ne put trouver la nouvelle demeure de son père. La première maison ou il entra fut celle de sa marraine, qui ne le reconnut qu'après une longue conversation; ce qui lui donna l'idée de ne point se faire connoitre de sa famille. Après qu'on lui eut indiqué la nouvelle demeure de ses parens, il s'y rend, demande à coucher, et remet à son hote vingt louis, en le priant de lui garder cette somme jusqu'au lendemain.

PETIT TEXTE.

N°. III.

A Valladolid, ville célèbre de la Castille vieille, en Espagne, il y avoit autrefois une fameuse courtisane qui s'appeloit Laure. Elle étoit d'une humeur enjouée, et tout-à-fait agréable. Après avoir amassé quelque bien parmi les nobles de la ville, elle s'attacha uniquement à un jeune cavalier, nommé Don Fernandès. Il étoit très-bien fait, et brave, mais absolument dénué de fortune. Il ne laissa pas pourtant de s'adresser à Laure, sachant qu'elle avoit l'ame noble, et qu'elle étoit d'humeur à préférer un honnête homme sans richesses, à un homme riche sans esprit ou sans honneur. Il réussit dans son entreprise, et Laure fut si charmée de sa personne, qu'elle abandonna tous les autres amans. Ils vécurent ensemble avec assez de profusion, tant que le bien de Laure dura; mais enfin la nécessité lui fit ouvrir les yeux, et reconnoître son erreur. L'Alcadil-Major de la ville (c'est le juge suprême sous l'autorité du roi) étoit amoureux de Laure. Il lui envoyoit des présens, et la sollicitoit par toutes sortes de voies de se rendre à la passion qu'il avoit pour elle. Laure lui faisoit entendre qu'elle ne pouvoit s'y résoudre à cause de Don Fernandès, qu'elle craignoit extrêmement; mais que si Don Fernandès alloit faire quelque voyage, elle se donneroit toute entière à lui. Elle amusa de cette manière, pendant quelque temps, ce juge dont elle recevoit de nouveaux présens. Enfin les affaires de Fernandès l'appelèrent à Madrid, où il devoit rester deux ou trois mois. Avant que de partir, il pria Laure de lui être fidelle, et menaça de la maltraiter, s'il apprenoit, à son retour, qu'elle se fût émancipée. Laure lui fit espérer que sa conduite ne lui donneroit jamais sujet de se plaindre d'elle. Sur cette assurance il partit. Après son départ, Laure se vit d'abord courtisée par plusieurs galans.

PETIT TEXTE ITALIQUE.

Le célèbre abbé Prévost soupoit un jour avec quelques amis intimes, pareillement hommes de lettres. Après qu'on eut épuisé la politique, la littérature, l'histoire du jour, la conversation tomba insensiblement sur la morale. Un des convives avança que le plus honnête homme ne pouvoit répondre de ne jamais subir les supplices réservés aux criminels: ajoutez, dit l'abbé Prévost, ni même de les mériter. Chacun se récria sur cette dernière assertion. Oui, messieurs, reprit l'abbé, je vous soutiens qu'on peut très-bien avec un bon cœur, une ame droite, avoir le malheur de commettre un crime qui conduise à l'échafaud.

P. TEXTE G. OEIL.

L'usure a été proscrite dans presque tous les gouvernemens, ou du moins parmi les nations sagement administrées, par rapport aux inconvéniens qu'elle entraîne et qui sont véritablement très-funestes. Elle diminue le nombre des marchands, elle les rend tous communément pauvres, parce qu'on ne peut commercer avec commodité et profit si on emprunte à de gros intérêts. Un troisième inconvénient, qui est comme attaché aux deux premiers, c'est la diminution dans le produit des douanes.

Comme les diamans ne se polissent que par d'autres diamans, aussi les esprits ne peuvent arriver à la perfection que par la fréquentation d'autres esprits qui les épurent, car on ne peut voir des hommes vertueux et savans, sans retirer de grands avantages dans leur compagnie. ITALIQUE.

GAILLARDE.

Un homme absolument méchant, s'il en existe dans la nature, n'est point ému par le spectacle du malheur ou du bien être de l'humanité : tous ces sentimens doivent être renversés et entièrement opposés à ceux des autres hommes. L'intérêt que l'on prend au bonheur de ses semblables est accompagné d'un sentiment très délicat des distinctions morales, d'un éloignement pour l'injustice et d'une approbation prompte des actions équitables. Tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité, excite dans l'ame de l'homme méchant un mécontentement qui lui fait considérer complaisamment la cause des malheurs de la société.

On n'a peut-être pas encore rencontré un homme parfaitement méchant, ou qui le fut gratuitement et sans motif : un homme qui se promène avec une personne qui a la goutte, ne lui marchera exprès sur le pied douloureux.

Peu de personnes font attention à une vertu abassiée sous le poids de l'humiliation et de la pauvreté. Si par hazard elle perce les ténebres qui l'environnent, on se contente d'une froide louange, et on lui donne rarement des marques sensibles de son estime. ITALIQUE.

PETIT ROMAIN.

N°. I.

Les Grecs, tout Grecs qu'ils sont, ont quelquefois été pris pour dupes. Trois de ces messieurs logeoient dans une meme auberge avec un jeune Provincial venu à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de changer les intentions du testateur, en s'appropriant une partie de cet héritage. Un soir ils proposèrent à cet effet, au Provincial, de jouer. Celui-ci, qui avoit des affaires pressantes pour le moment, demanda que la partie fût remise au lendemain, ce qui fut accepté de bon cœur de la part des Grecs. Ils s'assemblèrent meme une heure avant le temps marqué pour le rendez-vous dans la chambre ou étoit dressée la table du jeu, et délibérèrent de quelle manière ils gagneroient le Provincial. Il fut décidé qu'on joueroit au lansquenet, et que, pour écarter tout soupçon, on lui laisserait gagner, au commencement, cent louis; ils avoient d'ailleurs éprouvé que les dupes se livrent toujours au jeu avec plus d'ardeur par cet appat. Le projet étoit bien concerté, et ne pouvoit manquer de réussir, si le Provincial, qui étoit rentré dans l'auberge sans qu'on le soupsonnat, n'eut entendu cette conversation d'une chambre voisine.

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

Un jeune ecclésiastique, auquel on pouvoit reprocher une prononciation affectée, et des gestes maniérés, prêchoit dans une ville de province. S'étant trouvé le lendemain chez le président de la juridiction, il se plaignit de ce que les officiers de cette juridiction avoient quitté son sermon pour aller à la comédie. Ces gens, répondit le président, sont de bien mauvais goût, de vous quitter pour des comédiens de campagne.

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence: je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux: quel surcroît de sensation! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit, et me donnoit un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, et faisoient partie de moi-même. Je m'affermissois dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière, son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons: le chant des oiseaux, le murmure des airs, formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'âme; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre et retrouver ces objets, et que j'avois la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la quantité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Nº. 283. Cet assortiment ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

PETIT ROMAIN.

N°. II.

Le projet était bien concerté, et ne pouvoit manquer de réussir, si le Provincial, qui était rentré dans l'auberge sans qu'on le soupçonnat, n'eut entendu cette conversation d'une chambre voisine. Il dressa, en conséquence, sa contre-partie. Une demi-heure après, il se rendit dans la salle, se mit au jeu; et lorsqu'il eut gagné les cent louis, son laquais, qui était averti, vint lui dire, dans le moment, qu'une personne vouloit lui parler. Il sortit, et alla loger ailleurs. Les Grecs n'en ont pas été quittes à si bon marché. Un d'eux jouoit au piquet avec un vieux capitaine de cavalerie, dans une ville de province, et le filoutoit sans user de beaucoup d'adresse. Toutes les fois qu'il vouloit avoir beau jeu, il mouchoit d'une main la chandelle, et de l'autre escamotoit le talon. L'ancien militaire, n'étoit pas dupe, s'étant aperçu deux ou trois fois de cette manœuvre, lui dit, en s'arretant et posant ses cartes sur la table: Monsieur, je remarque que toutes les fois que vous mouchez la chandelle, je n'ai point d'as. Je vous serois obligé de vouloir bien vous dispenser de prendre tant de peine; car j'aime encore mieux n'y voir pas si clair, et avoir des yeux moins louches.

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

Beautru, étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur cette bibliothèque. Elle est très-belle, dit-il, mais votre majesté devroit donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. Et pourquoi, dit le prince? C'est, reprit Beautru, que cet homme ne touche point au dépôt qui lui est confié.

PETIT ROMAIN.

N°. III.

Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une église pour y raccommoder quelque chose. Il eut le malheur de tomber en bas; mais en meme-temps il fut assez heureux pour ne se faire aucun mal, et sa chute ne devint funeste qu'à un homme qu'il écrasa en tombant. Les parens de cet homme attaquèrent en justice celui qui étoit tombé du clocher, l'accusant de meurtre, et prétendant le faire condamner, sinon à la mort, du moins à de forts dommages et intérets. L'affaire fut plaidée. Il falloit accorder quelque satisfaction aux parens du mort. D'un autre coté, les juges ne pouvoient punir un crime dont un accident malheureux étoit la seule cause. Il fut ordonné à celui qui demandoit vengeance, de monter au haut du clocher, et de se laisser tomber sur celui qu'il poursuivoit, lequel étoit obligé de se trouver précisément au-dessous de la meme place ou le défunt avoit perdu la vie. Un jugement pareil fut la fin du procès. Un marchand Turc avoit perdu sa bourse qui contenoit deux cents pièces d'or. Il s'adressa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la somme à celui qui l'auroit trouvée.

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

Un paysan étoit allé trouver un avocat pour le consulter sur une affaire. Il avoit son argent à la main, et paroissoit desirer que la consultation favorisât ses prétentions. L'avocat pensa, avec raison, qu'il n'étoit pas de son devoir d'user de cette complaisance; et pour l'intérêt même de celui qui le consultoit, il lui dit que sa cause n'étoit pas soutenable.

PETIT ROMAIN OEIL DE PHILOSOPHIE.

N°. IV.

Pendant tout le carnaval, il se fit dans cette maison plusieurs petites parties de divertissement, ou n'étoient admis que les jeunes cavaliers et les demoiselles de la famille, qui étoient les personnes les plus distinguées de toute la ville. Celui qui brilloit le plus parmi les jeunes gens qui y venoient passer presque toutes les soirées, étoit Aldobrandin, né d'une des plus illustres maisons de toute l'Italie. Il avoit, outre les agrémens du corps, une vivacité d'esprit et un enjouement dans l'humeur qui le rendoient les délices de la société. Il soutenoit d'ordinaire qu'il y avoit infiniment plus de plaisir a cajoler les suivantes, qu'a faire la cour a leurs maitresses. Il appuyoit cette opinion par mille raisons boufonnes qui ne laissoient pas d'avoir quelque espèce de solidité, et il confirmoit, par sa conduite, ce qu'il prouvoit par ses argumens badins. Sa tendresse pour ces sortes de personnes n'étoit d'ordinaire qu'un badinage, mais a peine eut-il vu Octavie, qu'il l'aima sérieusement. Il fit des exclamations sur sa beauté qui firent rire la compagnie, et qui arrachèrent a Octavie de petits sourires pleins de finesse qui augmentoient ses charmes, et qui donnoient bonne opinion de son esprit. Un soir que la dame du logis donnoit a ses parens un souper suivi d'un petit bal, Aldobrandin prit Octavie pour danser le plus souvent qu'il lui fut possible, et distrait et silencieux pour tout autre, il ne chercha que l'occasion de parler a cette prétendue suivante: il lui dit mille douceurs, qu'elle reçut toutes comme des effets de son humeur enjouée, et ou elle ne répondit qu'en badinant: il en étoit enragé, et il souhaitoit de n'avoir badiné de sa vie, pour pouvoir persuader qu'il parloit alors sérieusement; mais il eut beau faire, il ne put réussir a faire changer Octavie de ton.

CICÉRO ROMAIN.

N°. I.

Spartacus, esclave, jeté parmi ces infortunés destinés à périr pour amuser ces féroces Romains, qui faisoient servir les hommes à leur barbare plaisir, conçut le dessein d'affranchir toute l'Italie; il brisa ses fers et ceux de ses compagnons d'esclavage. Avant notre ère, il se retira sur le mont Cervisius; là, il voulut d'abord renvoyer ses soldats dans leur patrie, en disant que c'étoit assez pour lui d'avoir rendu la liberté à tant de misérables. Mais tous pleuroient des frères et des amis: ils restèrent, et Spartacus, plein tout-à-coup de l'idée de venger l'univers opprimé par les Romains, résolut de se servir de leurs bras pour écrâser les tyrans du monde, ou de mourir libre. Trois fois il battit complètement les Romains; mais enfin il tomba percé de mille coups sur un monceau d'ennemis immolés à sa vengeance.

CICÉRO ITALIQUE.

Considérez les différens états de la vie où la naissance et l'éducation peuvent vous destiner, et consultez votre génie avant d'en embrasser aucun. Ce qui perd un homme, et pour sa fortune et pour sa réputation, c'est de se jeter dans une profession qui ne lui convient pas.

N°s. 402. 1498.

CICÉRO ROMAIN.

N°. II.

Vers la fin du quinzième siècle, il y avoit en Sicile un fameux plongeur qui s'appeloit Nicolas. On lui avoit donné le surnom de Pescecola, comme qui diroit Nicolas le Poisson. Il s'étoit accoutumé dès sa plus tendre jeunesse à pêcher des huîtres et du corail au fond de la mer, et demeuroit quelquefois quatre ou cinq jours dans l'eau, n'y vivant que de poisson cru. Comme il nageoit parfaitement, il lui arrivoit souvent de passer à l'île de Liparo, et d'y porter des lettres enfermées dans un sac de cuir. Frédéric, roi de Sicile, instruit de la force et de l'adresse de Pescecola, lui ordonna de plonger dans le gouffre de Caribde, proche du promontoire il Capo di Paro, pour reconnoître la disposition de ce lieu. Comme le prince remarqua que Nicolas avoit de la peine à faire un essai si dangereux.

CICÉRO ITALIQUE.

Un père avoit ses raisons pour ne pas exagérer devant sa fille le bonheur du mariage. Celle qui prend mari, lui disoit-il, fait bien; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. Mon père, répondit la doucette, faisons bien, fera mieux qui pourra.

N°s. 404. 405. Gravé par A. Bessemer.

CICÉRO ROMAIN.

N°. III.

Le duc de Roquelaure n'étoit pas beau. Un jour ce seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid, qui avoit des affaires à Versailles; il le présenta lui-même à Louis XIV, en lui disant qu'il avoit les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi voulut bien accorder la grace qui lui étoit demandée, et s'informa du duc quelles étoient les obligations qu'il devoit à cet homme. Ah! sire, répartit M. de Roquelaure, sans ce magot-là, je serois l'homme le plus laid de votre royaume. Le roi sourit à cette saillie; et l'Auvergnat, en homme d'esprit, ne fit pas semblant d'y prêter attention, et ne parut occupé que de sa reconnoissance. Racine aimoit la Chanmeslé. Le comte de Tonnerre le supplanta dans le cœur de cette comédienne. Quelqu'un dit à ce sujet: Que le tonnerre l'avoit déracinée.

CICÉRO ITALIQUE.

Une très-belle femme qui n'avoit point d'enfans, et qui ne croyoit pas que ce fût sa faute, ayant un jour un beau diamant au doigt: « Voilà, lui « dit son mari, un diamant merveilleux, mais « fort mal mis en œuvre. Il n'est pas le seul, « répondit-elle avec un sourire malin. »

N°s. 1460. 1461.

CICÉRO ROMAIN.

N°. IV.

Le caractère sombre et impitoyable des Espagnols, vainqueurs des Indiens en Amérique, avoit rendu à ces derniers le nom Espagnol un objet d'exécration. Le cacique Hatvey, celui des insulaires de l'île de Cuba qui avoit fait les plus grands efforts pour défendre sa liberté, ayant été vaincu et pris, fut condamné à être brûlé vif. Lorsque ce prince malheureux fut attaché au poteau où il devoit expirer, un missionnaire l'exhorta à se faire chrétien, et l'assura que son changement de religion lui procurera le paradis. Dans le paradis, dont vous me faites une si belle peinture, y a-t-il des Espagnols, demande le cacique? Oui, sans doute, répond le religieux, mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien, répliqua Hatvey: je ne puis me résoudre à aller dans un lieu où j'aurois à craindre d'en trouver un seul.

CICÉRO ITALIQUE.

Le père Cotton, jésuite, étoit fin et rusé; il avoit pris un grand ascendant sur Henri IV, ce qui donna lieu à cette pointe. Notre roi est un bon prince, il aime la vérité; c'est dommage qu'il ait du coton dans les oreilles.

CICÉRO ROMAIN.

N°. V.

Deux Arcadiens, amis intimes, voyageant ensemble, arrivèrent à Mégare, et allèrent loger l'un chez son hote, et l'autre dans une auberge. Le premier vit en songe son compagnon qui le conjuroit de venir le sauver des mains de son aubergiste, qui en vouloit à sa vie, l'assurant qu'en faisant diligence, il pouvoit encore le tirer du péril. L'ami, éveillé par cette vision, saute du lit, et prend le chemin de l'auberge; mais, par une malheureuse fatalité, il condamne bientot lui-même cette résolution si généreuse comme étant inutile, et comptant pour rien ce qu'il avoit vu, il regagne son lit, et se rendort. Bientot il revit son ami couvert de blessures, lui demander en grace que, puisqu'il avoit négligé de lui sauver la vie, il ne refusat point de venger sa mort; ajoutant qu'au moment même ou il parloit, l'aubergiste qui l'avoit massacré faisoit emporter son cadavre hors de la ville dans un tombereau couvert de fumier. Pressé par son ami, d'une manière si précise, il court vers la porte de la ville, arrête le tombereau qui lui étoit désigné par le songe, et fit punir l'aubergiste du dernier supplice.

SAINT-AUGUSTIN.

N°. I.

Une pimbêche d'importance qui avoit un procès, étoit venue solliciter, en sa faveur, un premier président de cour souveraine. Comme ce magistrat ne lui avoit pas fait l'accueil qu'elle croyoit lui être du, elle dit en passant dans l'antichambre, mais assez haut pour être entendue du président: Peste soit du vieux singe! Le lendemain néanmoins l'affaire fut appelée, et cette dame gagna son procès. Elle courut aussitot remercier le président, qui, pour toute vengeance, se contenta de lui dire: Sachez, madame, une autre fois, qu'un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux guenons. On connoit les amis au besoin.

SAINT-AUGUSTIN ITALIQUE.

Un pauvre honteux demandoit l'aumône à un homme qui n'étoit pas à son aise. Hélas! mon ami, lui répondit celui-ci, si vous ne m'aviez pas prévenu, j'allois vous faire la même demande.

SAINT-AUGUSTIN.

N°. II.

Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris; et je crois, dit un auteur moderne, en avoir trouvé la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris; et les maris ne dépendent point de leurs femmes. Ajoutons à cette pensée, que la plupart des dissentions qui s'élèvent entre un mari et une femme viennent le plus souvent de ce que celle-ci veut sortir de l'état de dépendance ou la nature l'a mise. Une dame vertueuse fut priée par une autre dame de lui apprendre quels secrets elle avoit pour se conserver l'amitié de son mari.

SAINT-AUGUSTIN ITALIQUE.

Domitien donna un festin bien digne de lui, c'est-à-dire du plus indigne des empereurs et du plus cruel des tyrans. Il invita tous les principaux des Sénateurs et des chevaliers romains.

N°s. 1565. 1566.

SAINT-AUGUSTIN.

N°. III.

Une veuve vint se plaindre à l'empereur Théodoric, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitot appeler les juges. Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous mêmes. Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince, un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce temps-là: Ou sont les juges, dit Théodoric? On les amena devant lui. Et pourquoi avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a couté qu'un jour de discussion?

SAINT-AUGUSTIN ITALIQUE.

Un seigneur fort riche fit, dans son testament, des legs à tous ses officiers, excepté à son intendant. Je ne lui donne rien, dit-il, parce qu'il me sert depuis plus de vingt ans.

Nos. 1442. 1443.

GROS TEXTE.

On reprochoit à un de nos parasites modernes, qu'il dînoit souvent chez les autres. Comment voulez-vous que je fasse, répondit-il, on m'en presse. Il est vrai, repartit quelqu'un, il n'y a rien de plus pressant que la faim. Ceci rappelle ce mot de Diogène; on le reprenoit un jour de ce qu'il mangeoit en plein marché: Je ne l'aurois pas fait, répondit le philosophe cynique, si la faim ne m'eût pris dans ce même lieu. On voit, dans Diodore de Sinope, que les Bardes des Celtes, qui étoient les poètes de nos anciens Gaulois, les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, et qu'on les appeloit par honneur leurs parasites.

GROS ROMAIN.

N°. I.

Un jeune Egyptien, épris d'amour pour la courtisane Théognide, rêva, une nuit, qu'il couchoit avec elle, et sentit, à son réveil, sa passion refroidie. La courtisane l'ayant su, le fit appeler en justice, et lui demande sa récompense, puisqu'elle avoit guéri sa passion et satisfait son desir. Le juge ordonna que le jeune homme apporteroit dans une bourse la somme promise; qu'il la jetteroit dans un bassin, et que la courtisane se paieroit du son et de la couleur des pièces, comme l'Egyptien s'étoit contenté d'un plaisir imaginaire. Ce jugement fut approuvé de tout le monde.

GROS ROMAIN ITALIQUE.

Un homme de finances jouoit mille pistoles au piquet, en une partie, avec un seigneur de la cour. Celui-ci jugea qu'il pouvoit le faire capot et le gagner, s'il lui persuadoit qu'il avoit trois valets, dont cependant il en avoit écarté un. Il compte le point et le reste de son jeu jusqu'à vingt; et, après avoir rêvé un moment, il jette sa première carte, et compte vingt-trois. Son adversaire lui demande, comment il les compte. Le courtisan recommence à compter son jeu, et ajoute trois valets. Le renard sait beaucoup; mais une femme amoureuse en sait davantage.

N°. 475. Cet assortiment ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

GROS ROMAIN.

N°. II.

On désigne communément par ce terme, une pensée qui surprend par l'abus des expressions. Elle diffère du bon mot, proprement dit, en ce que celui-ci joue sur la pensée; au lieu que la pointe joue sur le mot. Comme ces sortes de plaisanteries roulent ordinairement sur des rapports faux, il arrive presque toujours que ceux qui courent après ont communément l'esprit faux autant que superficiel. Au reste, ce mot pointe est ici pris ironiquement; car, pour continuer la métaphore, il n'y a rien de si plat que toutes ces pointes que l'on donne pour telles.

PETIT PARANGON.

Un paysan alla consulter un avocat sur une affaire. L'avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'il trouvoit sa cause bonne. Le paysan paya l'avocat de sa consultation, et lui demanda: Monsieur, a présent que vous êtes payé, dites-moi sincèrement, trouvez-vous encore mon affaire bonne.

ITALIQUE.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides.

Nos. 492. 493.

GROS PARANGON.

Une femme galante disoit à un ivrogne: Croiriez-vous, monsieur, que, depuis dix ans que je suis veuve, il ne m'a pas pris la moindre petite démangeaison de mariage.

ITALIQUE.

Carlin, en parlant de la noblesse, disoit: Si Adam s'étoit avisé d'acheter une charge de secrétaire du roi, nous serions tous nobles.

Nos. 508. 509.

PETIT CANON.

Un poète, reconnu pour plagiaire, se vantoit orgueilleusement de sa prétendue facilité à faire des vers, et disoit que les plus longs poëmes ne lui coûtoient rien.

ITALIQUE.

Je le crois, répondit quelqu'un fatigué de ces propos.

Nos. 514. 515.

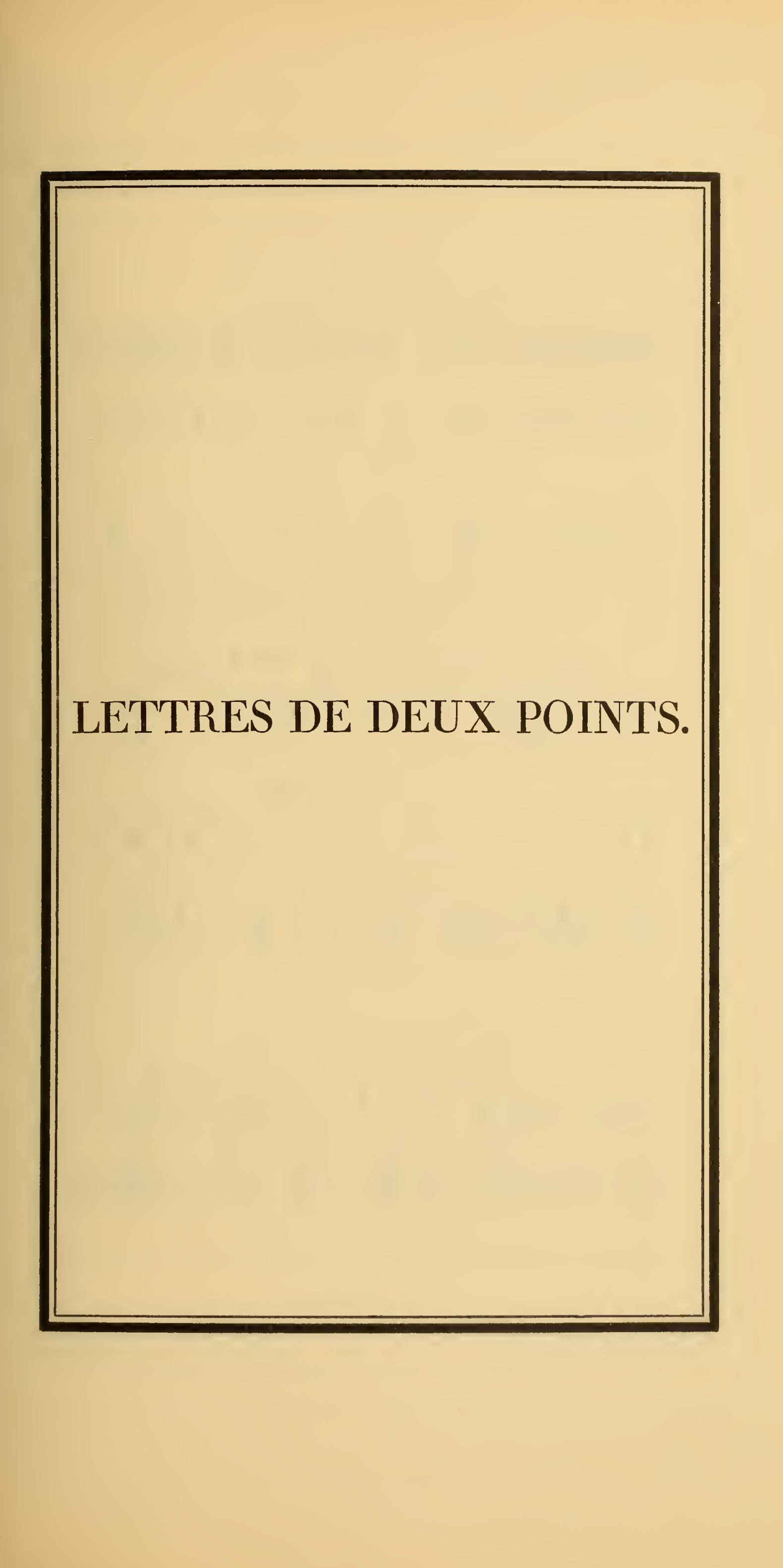
GROS CANON.

Avec le temps et la patience, on acquiert les arts et les sciences.

GROS CANON ITALIQUE.

Ton ami est malade. Il t'attend demain.

Nos. 530. 531.



LETTRES DE DEUX POINTS.

Deux points de Nompareille.

THEODORE SIMON GANDO
FONDEUR À BRUXELLES

Deux points de Mignonne.

P. FRANÇOIS GANDO
GRAVEUR À PARIS

Deux points de Gaillarde.

JEAN LOUIS GANDO
FONDEUR À BÂLE

Deux points de Petit-Romain.

CLAUDE LAMESLE
FONDEUR À PARIS

Nos. 1561. 1562. 1563. 732.

Deux points de Philosophie.

NICOLAS GANDO

Deux points de Saint-Augustin.

J. COT À PARIS

Deux points de Gros-Texte.

A. BESSEMER

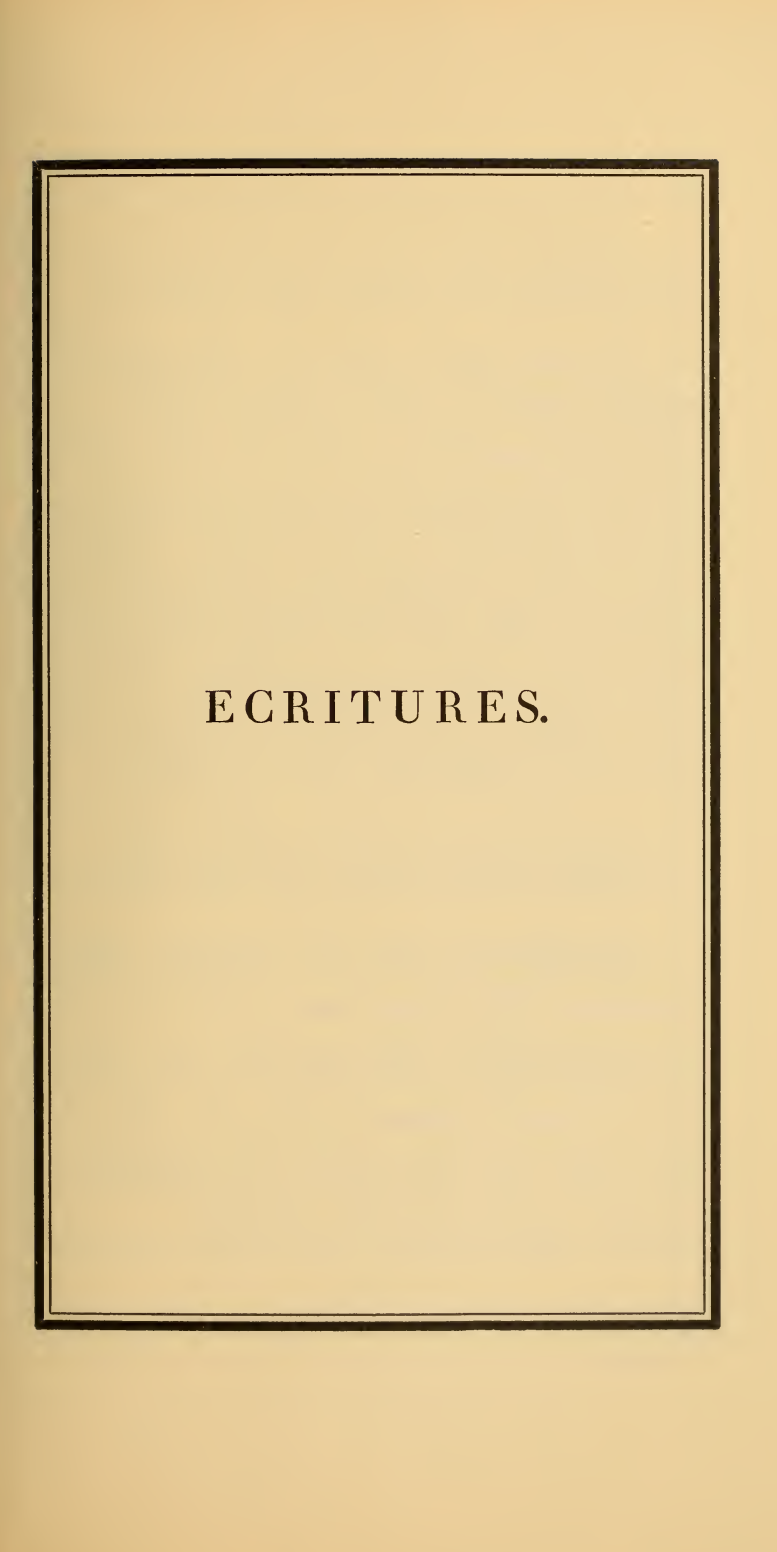
Deux points de Gros-Romain.

N. GANDO

Deux points de Parangon.

PIERRE

N°s. 731. 730. 729. 1564. 728.



ECRITURES.

RONDE DE SAINT-AUGUSTIN.

Le grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques Soldats, disoit, qu'étant devant une place où il y avoit une palissade à brûler, il fit promettre cinquante louis à qui seroit assez brave pour faire réussir ce coup de main. Monseigneur, lui dit un Soldat plus courageux que les autres, je vous quitte des cinquante louis que vous me promettez, si votre Altesse me veut faire Sergent de sa compagnie. Le Prince, qui trouva de la générosité dans ce Soldat.....

BATARDE DE GROS ROMAIN.

Pythagoras est le premier des anciens Sages qui ait pris le nom de Philosophe. Il florissoit au tems de Tarquin dernier Roi de Rome, et non pas au tems de Numa, comme plusieurs le débitent.

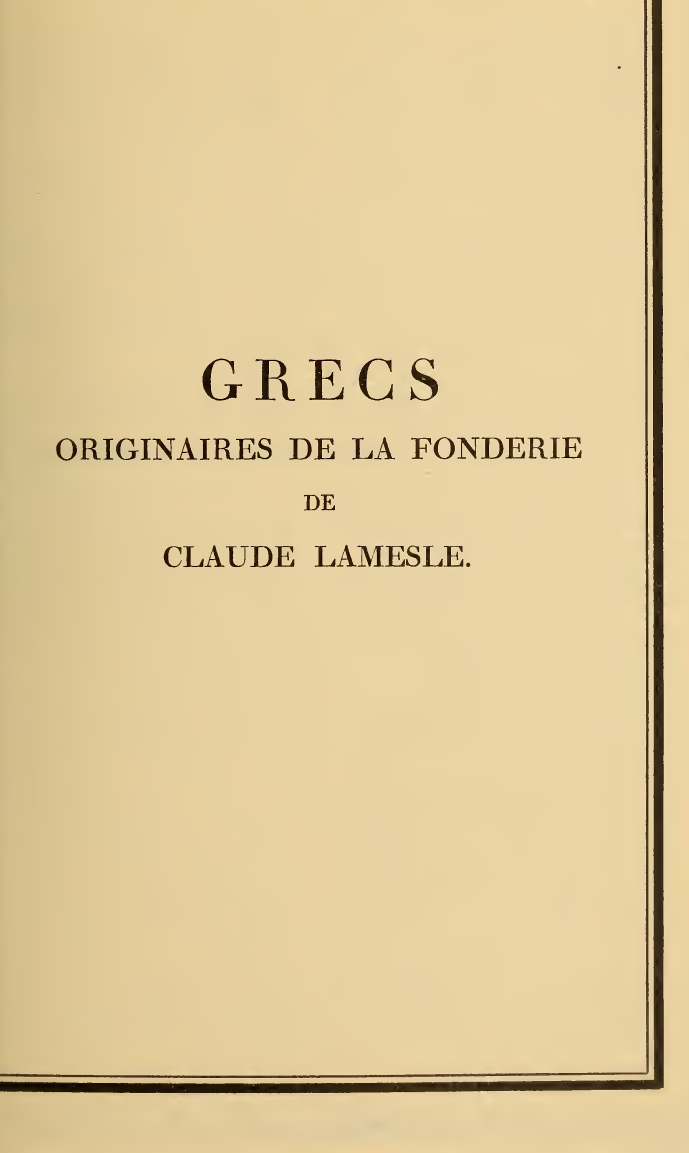
Nos. 918. 929.

COULÉE DE GROS ROMAIN.

Le père d'un Paysan se mouroit. Le Paysan fut, la nuit, trouver le Curé, et demeura trois heures à sa porte à heurter tout doucement. Le Curé, lui dit: Que ne heurtiez-vous plus fort? J'avois peur, dit-il, de vous réveiller. Qu'y a-t-il, dit le Curé? Mon père se mouroit, dit le Paysan, quand je suis parti.

RONDE DE GROS ROMAIN.

Un Italien, quoique réconcilié en apparence avec son ennemi depuis plusieurs années, conservoit néanmoins toujours pour lui une haine secrette. Un soir qu'ils se promenoient ensemble dans un lieu écarté, l'Italien le prit par derrière, le renversa, et lui mettant le poignard sur la gorge, le menaça de le tuer, s'il ne renioit Dieu.



GRECS

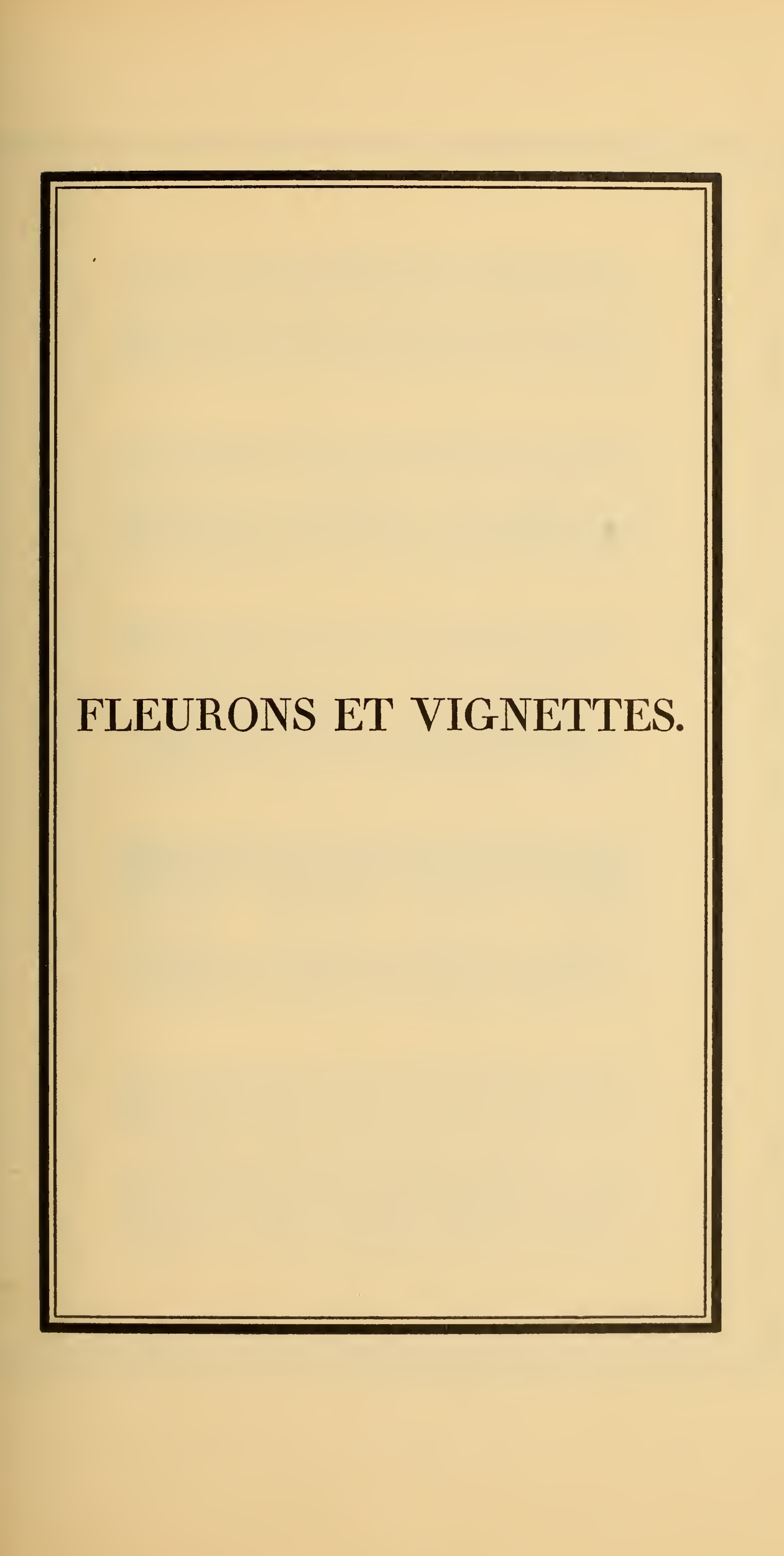
ORIGINAIRES DE LA FONDERIE DE CLAUDE LAMESLE.

GREC DE PETIT TEXTE.

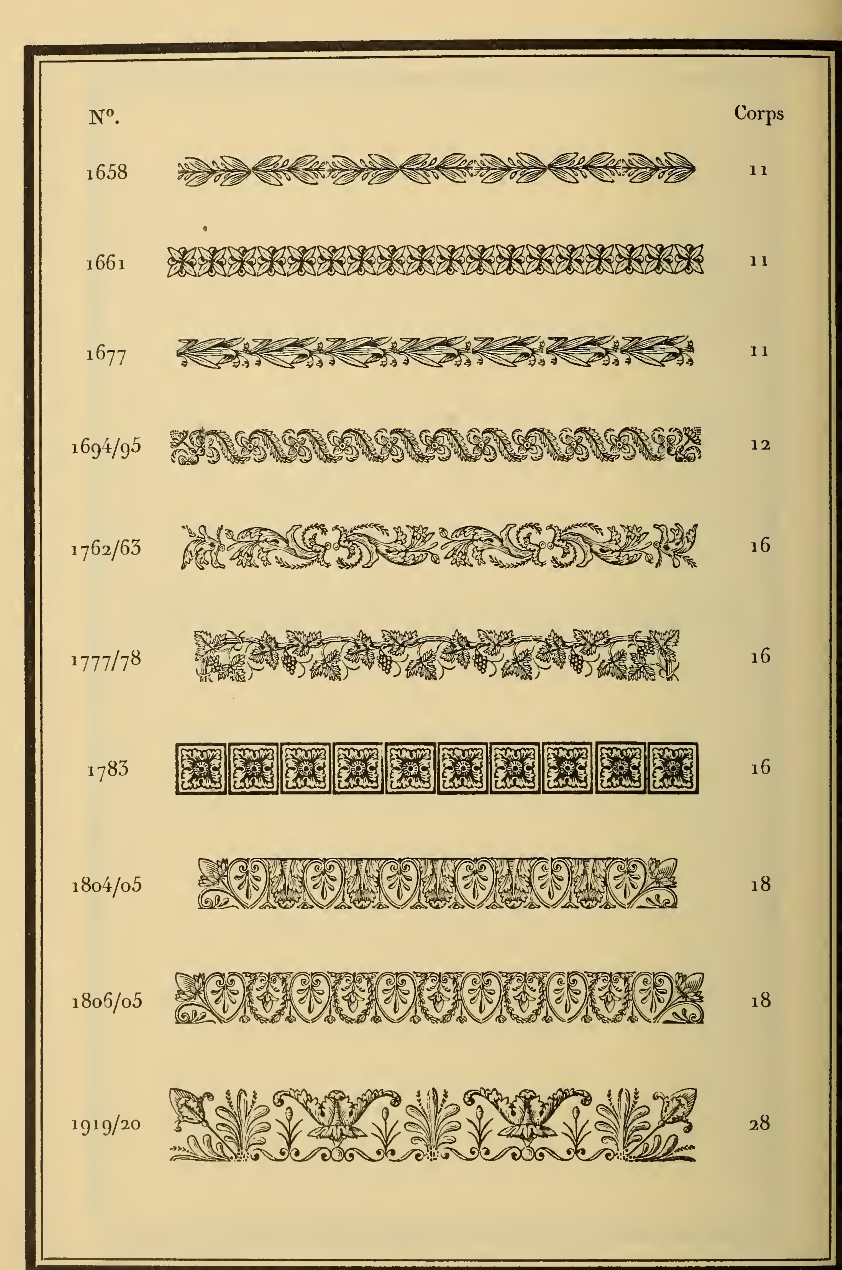
τετρακόσιοι ὁπλῖται καὶ συνεστρατεύοντο ἐπὶ βασιλέα. ἐντεῦθεν ἐξελαύνει σταθμὸν ἕνα παρασάγγας πέντε ἐπὶ πύλας τῆς Κιλικίας καὶ τῆς Συρίας. ἦσαν δὲ ταῦτα δύο τείχη, καὶ τὸ μὲν ἔσωθεν τὸ πρὸ τῆς Κιλικίας Συέννεσις εἶχε καὶ Κιλίκων φυλακή, τὸ δὲ ἔξω τὸ πρὸ τῆς Συρίας βασιλέως ἐλέγετο φυλακὴ φυλάττειν. διὰ μέσου δὲ ῥεῖ τούτων ποταμὸς Κάρσος ὄνομα, εὖρος πλέθρου. ἅπαν δὲ τὸ μέσον τῶν τειχῶν ἦσαν στάδιοι τρεῖς· καὶ παρελθεῖν οὐκ ἦν βίᾳ· ἦν γὰρ ἡ πάροδος στενὴ καὶ τὰ τείχη εἰς τὴν θάλατταν καθήκοντα, ὕπερθεν δ᾽ ἦσαν πέτραι ἠλίβατοι· ἐπὶ δὲ τοῖς τείχεσιν ἀμφοτέροις ἐφειστήκεσαν πύλαι. ταύτης ἕνεκα τῆς παρόδου Κῦρος τὰς ναῦς μετεπέμψατο, ὅπως ὁπλίτας ἀποβιβάσειεν εἴσω καὶ ἔξω τῶν πυλῶν, καὶ βιασάμενοι τοὺς πολεμίους παρέλθοιεν, εἰ φυλάττοιεν ἐπὶ ταῖς Συρίαις πύλαις, ὅπερ ᾤετο ποιήσειν ὁ Κῦρος τὸν Ἀβροκόμαν, ἔχοντα πολὺ στράτευμα. Ἀβροκόμας δὲ οὐ τοῦτ᾽ ἐποίησεν, ἀλλ᾽ ἐπεὶ ἤκουσε Κῦρον ἐν Κιλικίᾳ ὄντα, ἀναστρέψας ἐκ Φοινίκης παρὰ βασιλέα ἀπήλαυνεν, ἔχων, ὡς ἐλέγετο, τριάκοντα μυριάδας στρατιᾶς. ἐντεῦθεν ἐξελαύνει διὰ Συρίας σταθμὸν ἕνα παρασάγγας πέντε εἰς Μυρίανδον, πόλιν οἰκουμένην ὑπὸ Φοινίκων ἐπὶ τῇ θαλάττῃ· ἐμπόριον δ᾽ ἦν τὸ χωρίον καὶ ὥρμουν αὐτόθι ὁλκάδες πολλαί. ἐνταῦθ᾽ ἔμειναν ἡμέρας ἑπτά· καὶ Ξενίας ὁ Ἀρκὰς στρατηγὸς καὶ Πασίων ὁ Μεγαρεὺς ἐμβάντες εἰς πλοῖον καὶ τὰ πλείστου ἄξια ἐνθέμενοι ἀπέπλευσαν, ὡς μὲν τοῖς πλείστοις ἐδόκουν φιλοτιμηθέντες ὅτι τοὺς στρατιώτας αὐτῶν τοὺς παρὰ Κλέαρχον ἀπελθόντας ὡς ἀπιόντας εἰς τὴν Ἑλλάδα πάλιν καὶ οὐ πρὸς βασιλέα εἴα Κῦρος τὸν Κλέαρχον ἔχειν. ἐπεὶ δ᾽ ἦσαν ἀφανεῖς, διῆλθε λόγος ὅτι διώκοι αὐτοὺς Κῦρος τριήρεσι· καὶ οἱ μὲν ηὔχοντο ὡς δειλοὺς ὄντας αὐτοὺς ληφθῆναι, οἱ δ᾽ ᾤκτειρον εἰ ἁλώσοιντο. Κῦρος δὲ συγκαλέσας τοὺς στρατηγοὺς εἶπεν, Ἀπολελοίπασιν ἡμᾶς Ξενίας καὶ Πασίων. ἀλλ᾽ εὖ γε μέντοι ἐπιστάσθων ὅτι οὔτε ἀποδεδράκασιν· οἶδα γὰρ ὅπῃ οἴχονται· οὔτε ἀποπεφεύγασιν· ἔχω γὰρ τριήρεις ὥστε ἑλεῖν τὸ ἐκείνων πλοῖον· ἀλλὰ μὰ τοὺς θεοὺς οὐκ ἔγωγε αὐτοὺς διώξω, οὐδ᾽ ἐρεῖ οὐδεὶς ὡς ἐγὼ ἕως μὲν ἂν παρῇ τις χρῶμαι, ἐπειδὰν δὲ ἀπιέναι βούληται, συλλαβὼν καὶ αὐτούς κακῶς ποιῶ καὶ τὰ χρήματα ἀποσυλῶ. ἀλλὰ ἰόντων, εἰδότες ὅτι κακίους εἰσὶ περὶ ἡμᾶς ἢ ἡμεῖς περὶ ἐκείνους. καίτοι ἔχω γε αὐτῶν καὶ τέκνα καὶ γυναῖκας ἐν Τράλλεσι φρουρούμενα· ἀλλ᾽ οὐδὲ τούτων στερήσονται, ἀλλ᾽ ἀπολήψονται τῆς πρόσθεν ἕνεκα περὶ ἐμὲ ἀρετῆς. καὶ ὁ μὲν ταῦτα εἶπεν· οἱ δὲ Ἕλληνες, εἴ τις καὶ ἀθυμότερος ἦν πρὸς τὴν ἀνάβασιν, ἀκούοντες τὴν Κύρου ἀρετὴν ἥδιον καὶ προθυμότερον συνεπορεύοντο.

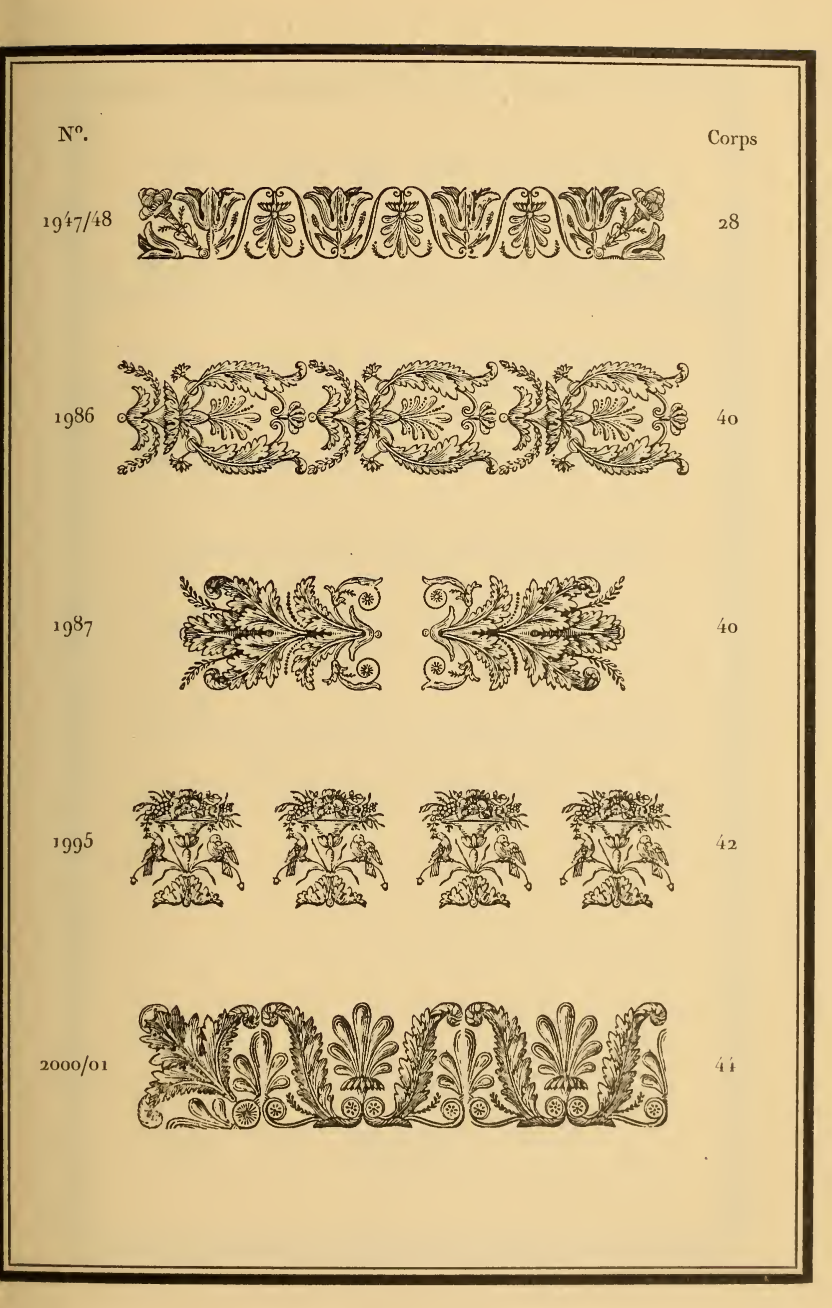
Μετὰ ταῦτα Κῦρος ἐξελαύνει σταθμοὺς τέτταρας παρασάγγας εἴκοσιν ἐπὶ τὸν Χάλον ποταμόν, ὄντα τὸ εὖρος πλέθρου, πλήρη δ᾽ ἰχθύων μεγάλων καὶ πραέων, οὓς οἱ Σύροι θεοὺς ἐνόμιζον καὶ ἀδικεῖν οὐκ εἴων, οὐδὲ τὰς περιστεράς. αἱ δὲ κῶμαι ἐν αἷς ἐσκήνουν Παρυσάτιδος ἦσαν εἰς ζώνην δεδομέναι. ἐντεῦθεν ἐξελαύνει σταθμοὺς πέντε παρασάγγας τριάκοντα ἐπὶ τὰς πηγὰς τοῦ Δάρδατος ποταμοῦ, οὗ τὸ εὖρος πλέθρου. ἐνταῦθα ἦσαν τὰ Βελέσυος βασίλεια τοῦ Συρίας ἄρξαντος, καὶ παράδεισος πάνυ μέγας καὶ καλός, ἔχων πάντα ὅσα ὧραι φύουσι. Κῦρος δ᾽ αὐτὸν ἐξέκοψε καὶ τὰ βασίλεια κατέκαυσεν. ἐντεῦθεν ἐξελαύνει σταθμοὺς τρεῖς παρασάγγας πεντεκαίδεκα ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ποταμόν ὄντα τὸ εὖρος τεττάρων σταδίων· καὶ πόλις αὐτόθι ᾠκεῖτο μεγάλη καὶ εὐδαίμων Θάψακος ὄνομα. ἐνταῦθα ἔμειναν ἡμέρας πέντε· καὶ Κῦρος μεταπεμψάμενος τοὺς στρατηγοὺς τῶν Ἑλλήνων ἔλεγεν ὅτι ἡ ὁδὸς ἔσοιτο πρὸς βασιλέα μέγαν εἰς Βαβυλῶνα· καὶ κελεύει αὐτοὺς λέγειν ταῦτα τοῖς στρατιώταις καὶ ἀναπείθειν ἕπεσθαι. οἱ δὲ ποιήσαντες ἐκκλησίαν ἀπήγγελλον ταῦτα· οἱ δὲ στρατιῶται ἐχαλέπαινον τοῖς στρατηγοῖς, καὶ ἔφασαν αὐτοὺς πάλαι ταῦτ᾽ εἰδότας κρύπτειν, καὶ οὐκ ἔφασαν ἰέναι, ἐὰν μή τις αὐτοῖς χρήματα διδῷ, ὥσπερ τοῖς προτέροις μετὰ Κύρου ἀναβᾶσι παρὰ τὸν πατέρα τοῦ Κύρου, καὶ

ἄγριοι, πολλοὶ δὲ στρουθοὶ οἱ μεγάλοι· ἐνῆσαν δὲ καὶ ὠ ίδες καὶ δορκάδες· ταῦτα δὲ τὰ θηρία οἱ ἱππεῖς ἐνίοτε ἐδίωκον. καὶ οἱ μὲν ὄνοι, ἐπεί τις διώκοι, προδραμόντες ἕστασαν· πολὺ γὰρ τῶν ἵππων ἔτρεχον θᾶττον· καὶ πάλιν, ἐπεὶ πλησιάζοιεν οἱ ἵπποι, ταὐτὸν ἐποίουν, καὶ οὐκ ἦν λαβεῖν, εἰ μὴ διαστάντες οἱ ἱππεῖς θηρῷεν διαδεχόμενοι. τὰ δὲ κρέα τῶν ἁλισκομένων ἦν παραπλήσια τοῖς ἐλαφείοις, ἁπαλώτερα δέ. στρουθὸν δὲ οὐδεὶς ἔλαβεν· οἱ δὲ διώξαντες τῶν ἱππέων ταχὺ ἐπαύοντο· πολὺ γὰρ ἀπεσπᾶτο φεύγουσα, τοῖς μὲν ποσὶ δρόμῳ, ταῖς δὲ πτέρυξιν αἴρουσα, ὥσπερ ἱστίῳ χρωμένη. τὰς δὲ ὠτίδας ἄν τις ταχὺ ἀνιστῇ, ἔστι λαμβάνειν· πέτονται γὰρ βραχὺ ὥσπερ πέρδικες καὶ ταχὺ ἀπαγορεύουσι. τὰ δὲ κρέα αὐτῶν ἥδιστα ἦν. πορευόμενοι δὲ διὰ ταύτης τῆς χώρας ἀφικνοῦνται ἐπὶ τὸν Μάσκαν ποταμόν, τὸ εὖρος πλεθριαῖον. ἐνταῦθα ἦν πόλις ἐρήμη, μεγάλη, ὄνομα δ᾽ αὐτῇ Κορσωτή· περιερρεῖτο δ᾽ αὕτη ὑπὸ τοῦ Μάσκα κύκλῳ. ἐνταῦθ᾽ ἔμειναν ἡμέρας τρεῖς καὶ ἐπεσιτίσαντο. ἐντεῦθεν ἐξελαύνει σταθμοὺς ἐρήμους τρισκαίδεκα παρασάγγας ἐνενήκοντα τὸν Εὐφράτην ποταμὸν ἐν δεξιᾷ ἔχων, καὶ ἀφικνεῖται ἐπὶ Πύλας. ἐν τούτοις τοῖς σταθμοῖς πολλὰ τῶν ὑποζυγίων ἀπώλετο ὑπὸ λιμοῦ οὐ γὰρ ἦν χόρτος οὐδὲ ἄλλο οὐδὲν δένδρον, ἀλλὰ ψιλὴ ἦν ἅπασα ἡ χώρα· οἱ δὲ ἐνοικοῦντες ὄνους ἀλέτας παρὰ τὸν ποταμὸν ὀρύττοντες καὶ ποιοῦντες εἰς Βαβυλῶνα ἦγον καὶ ἐπώλουν καὶ ἀνταγοράζοντες σῖτον ἔζων. τὸ δὲ στράτευμα ὁ σῖτος ἐπέλιπε, καὶ πρίασθαι οὐκ ἦν εἰ μὴ ἐν τῇ Λυδίᾳ ἀγορᾷ ἐν τῷ Κύρου βαρβαρικῷ, τὴν καπίθην ἀλεύρων ἢ ἀλφίτων τεττάρων σίγλων. ὁ δὲ σίγλος δύναται ἑπτὰ ὀβολοὺς καὶ ἡμιωβόλιον Ἀττικούς· ἡ δὲ καπίθη δύο χοίνικας Ἀττικὰς ἐχώρει. κρέα οὖν ἐσθίοντες οἱ στρατιῶται διεγίγνοντο. ἦν δὲ τούτων τῶν σταθμῶν οὓς πάνυ μακροὺς ἤλαυνεν, ὁπότε ἢ πρὸς ὕδωρ βούλοιτο διατελέσαι ἢ πρὸς χιλόν. καὶ δή ποτε στενοχωρίας καὶ πηλοῦ φανέντος ταῖς ἁμάξαις δυσπορεύτου ἐπέστη ὁ Κῦρος σὺν τοῖς περὶ αὐτὸν ἀρίστοις καὶ εὐδαιμονεστάτοις καὶ ἔταξε

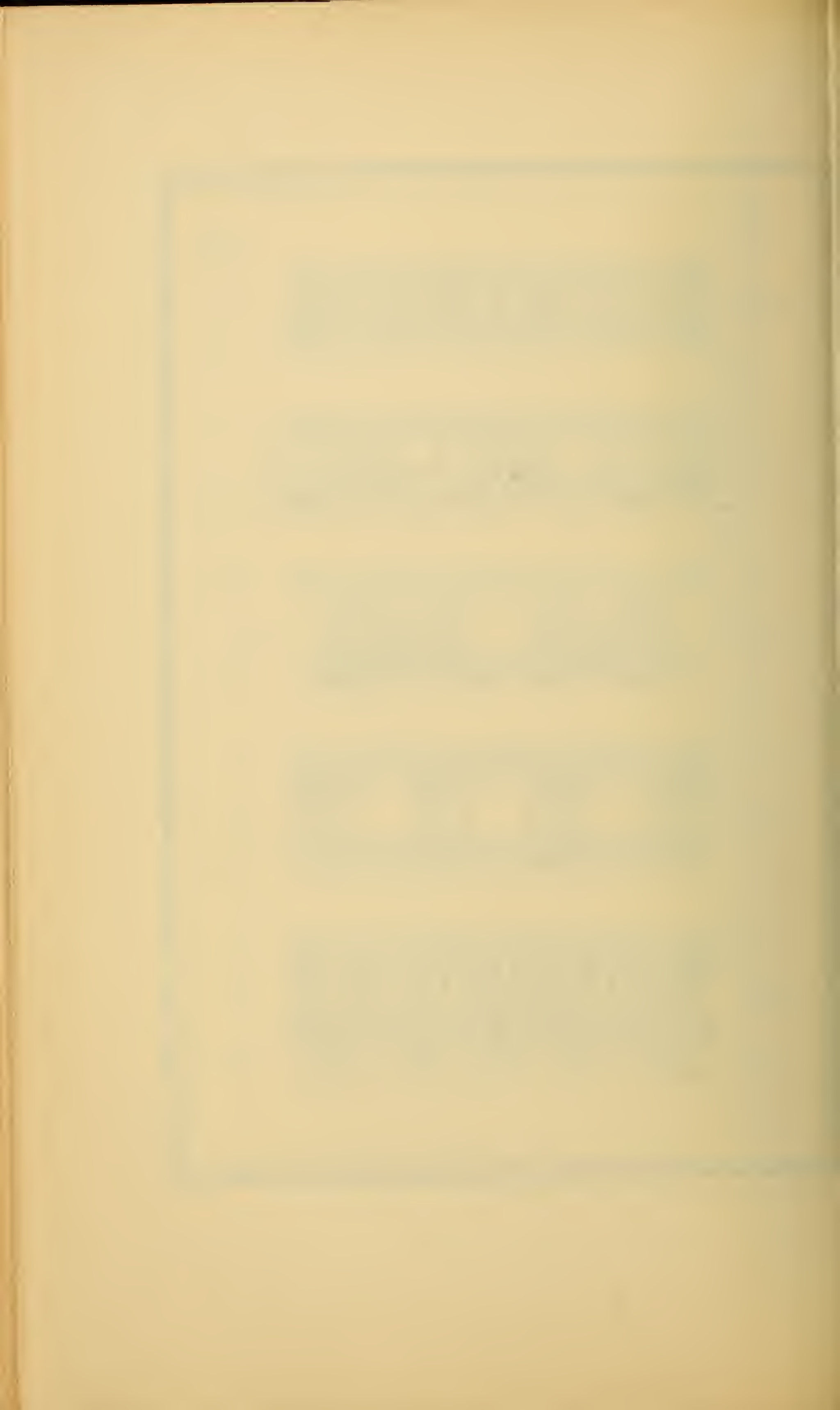


FLEURONS ET VIGNETTES.


N°.
Corps
1658 11
1661 11
1677 11
1694/95 12
1762/63 16
1777/78 16
1783 16
1804/05 18
1806/05 18
1919/20 28



N°.
Corps
1947/48
28
1986
40
1987
40
1995
42
2000/01
44

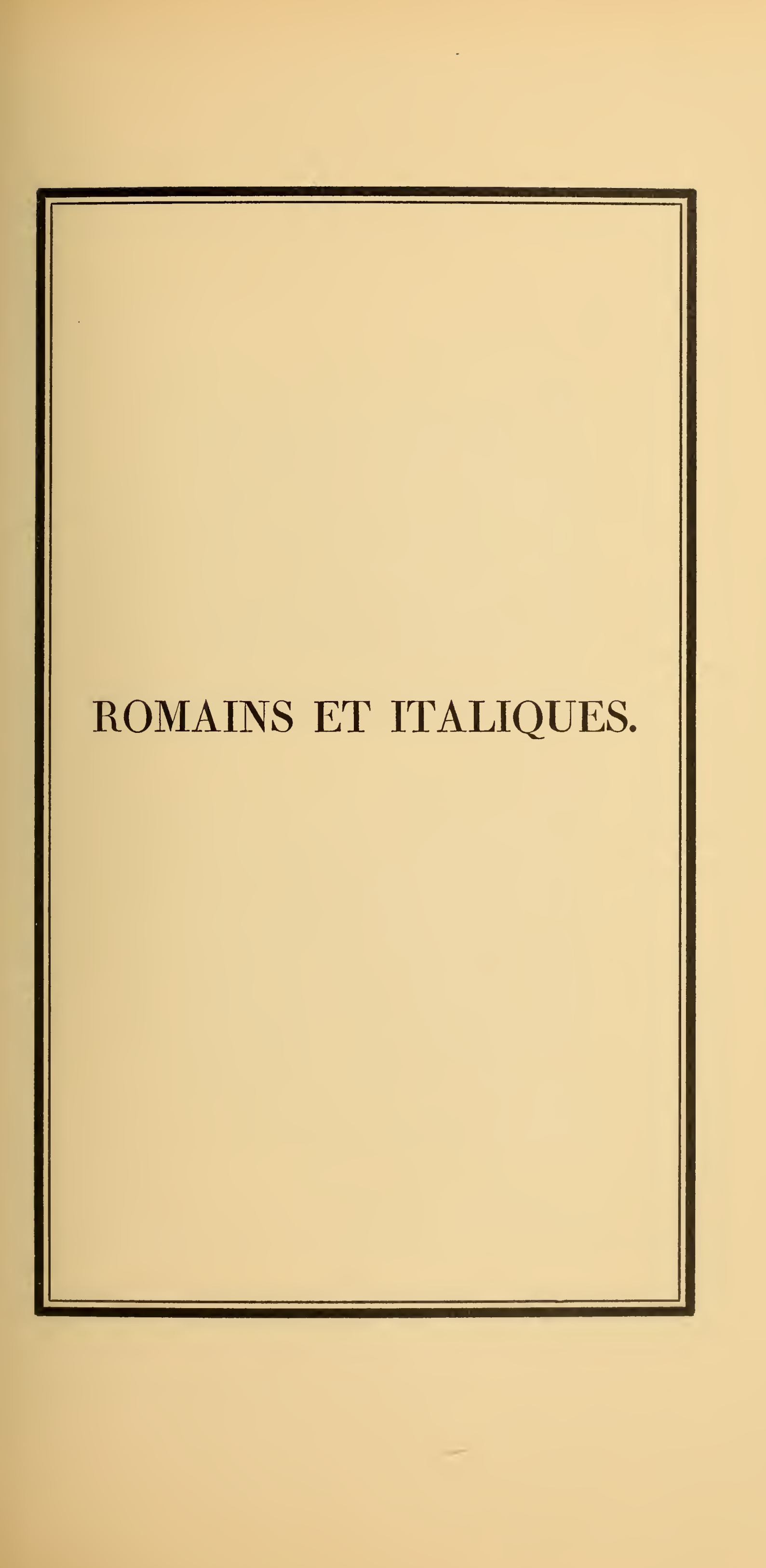


ÉPREUVES
DES CARACTÈRES
DE LA FONDERIE
DE N. P. GANDO,

GRAVEUR ET FONDEUR.

SECOND RECUEIL.

A PARIS,
Rue des Maçons, N°. 21.



ROMAINS ET ITALIQUES.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? quamdiu nos etiam furor iste tuus eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihilne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil consensus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt? patere tua consilia non sentis? constrictam jam omnium horum conscientia teneri conjurationem tuam non vides? quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? O tempora, o mores! Senatus hoc intelligit, consul vidit: hic tamen vivit. Vivit? imo vero etiam in senatum venit: fit publici concilii particeps: notat et designat oculis ad cædem unumquemque nostrum.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? quamdiu nos etiam furor iste tuus eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihilne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil consensus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt? patere tua consilia non sentis? constrictam jam omnium horum conscientia teneri conjurationem tuam non vides? quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? O tempora, o mores! Senatus hoc intelli-

GRAVÉE PAR GANDO PÈRE.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? quamdiu nos etiam furor iste tuus eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihilne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil consensus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt? patere tua consilia non sentis? constrictam jam omnium harum conscientia teneri conjurationem tuam non vides? quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? O tempora, o mores! Senatus hoc intelligit, consul vidit: hic tamen vivit. Vivit? imo vero etiam in senatum venit: fit publici concilii particeps: notat et designat oculis ad cædem unumquemque nostrum.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? quamdiu nos etiam furor iste tuus eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihilne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil consensus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt? patere tua consilia non sentis? constrictam jam omnium horum conscientia teneri conjurationem tuam non vides? quid proxima, quid supe-

GRAVÉE PAR GANDO PÈRE.

N°s. 102. 103. Gravé par Nicolas Pierre Gando.

NOMPAREILLE.

N°. I.

Waarde Medeburger.

Dezen ingeslotene is van Monsr Bessemer die mij op mijn vertrek dezelve medegaf dog onder weg naar Brussel door Een accident aan mijn voet heb ik in Brussel mijn verblijf moeten houden en terwijl ik er werk vond heb ik er tot nog toe gewerkt dog mij thans weder in staat bevindende om mijn Reijs te kunnen voortzetten is mijn vriendelijk verzoek of ue mij wel zult gelieven te laten weten, of ue al of niet mij in ue Gieterij kunt Conploijeren, hebbe door de geduurige Experientien mij in de kunst zoo wat geperfectioneert namentlijk in het justisieeren en vormen Stellen. En in de Letteren van didot en gando te parijs 3 jaren gewerkt, ue kunt van mijn persoon en gedrag na informeeren Bij den Burger H^k van Staden te amsterdam en Bij den Burger J^s De Groot in s' Hage verder hoope indien door ue geoccupeert worde ue te voldoen Blijve intusschen met agting Waarde Medeburger

Ue Dw: Dienaar en Medeburger
J: H: HUBNER.

Mijn adres is Bij
Le citoyen De bakker au
Lion Blanc au Borgwal à Bruxelles.

NOMPAREILLE ITALIQUE.

Waarde Landgenoot,

Neemende de vryheyd UE. hier neevens eenige Proeven van Caracteres over te zenden die ik hier te parys voor een Lettergieter gegraveerd heb, en daar ik tans voorneemens en selfs reeds werkelyk begonnen ben voor myn eygen reeks te werken, Neeme ik de vryheyd UEd^e myn dienst aan te bieden, om de matrysen van die Caracteres die UEd^e mogt nodig hebben te Leeveren, wyl ik de ponsons voor my behouden, ten zy UEd^e daar toe mogt inclineere waar toe ik niet ongeneegen ben met UEd^e te handelen.

UEd^e andwoord afwachtende hebbe de Eere te zyn

UEd^s DWaardige Dienaar,
BESSEMER.

Myn adres is
au Citoyen Bessemer, Graveur en Caracteres rue Severin No. 119, à Paris.

NOMPAREILLE.

N°. III.

Parys 4 frimaire 1795.

Geerde Medeburger.

Het is niet zonder verwondering dat ik uyt UWE laaste gesien heb dat men eene geheele andre manier van gieten in holland oeffend, als die men te parys in 't werk steld; en meer als 50 jaren geleden geadopteerd wyl die ongelyk beter is om de juyste wydte van de Letters te kunnen opserveren en door dien weg die op het papier beter te doen voorkomen, indien ik geweten had, dat in holland de gewoonte waar om alles naar de M te reguleren zoude zulk my even geweest zyn om die voor UE te maken, allenlyk met dit onderscheyd dat in plaatse ik UE voor de justificatie 10 St. gevraagd hebbe zoude ik den andre manier niet mindre als 15 St. per stuk kan leveren aan-gesien de meerdere moeyte, dog dit laate ik aan UWE Edelmoedig-heyd over: wenste gaarne te weten of die aan UE gezonde Matrysen lang genoeg zyn van boven voor de dikte van UWE vorm, dat de linie laag genoeg kan komen so niet zal ik genoodsaakt zyn een ge-heel nieuw afslag te vervaardigen, dus eene merkelyke schade voor my, egter zal my niets te zwaar vallen en zal al doen wat mogelyk is om UE in alles genoegen te geven, te meer daar ik hoope dat dit zal nemen verders voor UE te werken het zal my aagenaam zyn eene gehele complete afgiedsel van eene UWER caracteres te moge hebben, welke my zal konnen dienen om my daar na te reguleren ik ver-wagt dien ten spoedegsten en zal zo dra die by my gearreveerd zyn ten eersten myn werk maken om die aan UE in de gevraagde order te doen toekomen entusschen hoope UE my het genoegen te doen de op UEd. getrokken wissel te honoreren, de Heer delhaas welke my meer als 15 jaren kend zal myne borge voor UE zyn intussen zal ik al aanwenden niet alleene voor deese, maar so verdre affaires voor UE my opgedragen werden al te doen wat strekken kan om UE eene volkomen genoegen te besorgen blyve na Minzame Groete

UW Medeburger

BESSEMER.

NOMPAREILLE ITALIQUE.

A. Bessemer, Hollandais de naissance, étoit émigré en France en 1787 à la suite du mouvement patriote dans les Pays-Bas. Il semble avoir essayé d'exercer le métier de graveur pour son propre compte mais plus tard il s'est engagé comme graveur de poinçons dans la fonderie de Gando.

N°s. 118. 119.

PETIT TEXTE.

N°. III.

Si on m'a fait venir ici pour me demander compte de ce qui s'est passé dans la dernière bataille où je commandais, je suis prêt à vous en instruire; mais si ce n'est qu'un prétexte pour me faire périr, comme je le soupçonne, épargnez-moi des paroles inutiles: voilà mon corps et ma vie que je vous abandonne, vous pouvez en disposer. »

Quelques-uns des plus modérés d'entre le peuple lui ayant crié qu'il prît courage, qu'il continuât sa défense: — « Puisque j'ai affaire à des juges, et non pas à des ennemis, ajouta-t-il, je vous dirai, Romains, que j'ai été fait consul avec Virginius dans un temps où les ennemis étaient maîtres de la campagne, et où la dissension et la famine étaient dans la ville. C'est dans une conjoncture si fâcheuse que j'ai été appelé au gouvernement de l'état. J'ai marché aux ennemis, que j'ai défaits en deux batailles, et que j'ai contraints de se renfermer dans leurs places; et, pendant qu'ils s'y tenaient comme cachés par la terreur de vos armes, j'ai ravagé à mon tour leur territoire, j'en ai tiré une quantité prodigieuse de grains, que j'ai fait apporter à Rome, où j'ai rétabli l'abondance.

» Quelle faute ai-je commise jusqu'ici? Me veut-on faire un crime d'avoir remporté deux victoires? Mais j'ai, dit-on, perdu beaucoup de monde dans le dernier combat. Peut-on donc livrer des batailles contre une nation aguerrie, qui se défend courageusement, sans qu'il y ait de part et d'autre du sang de répandu?

» Quelle divinité s'est engagée envers le peuple Romain de lui faire remporter des victoires sans aucune perte? Ignorez-vous que la gloire ne s'acquiert que par de grands périls? J'en suis venu aux mains avec

PETIT TEXTE ITALIQUE.

des troupes plus nombreuses que celles que vous m'aviez confiées, et je n'ai pas laissé, après un combat opiniâtre, de les enfoncer; j'ai mis en déroute leurs légions, qui, à la fin, ont pris la fuite. Pouvais-je me refuser à la victoire qui marchait devant moi? Était-il même en mon pouvoir de retenir vos soldats, que leur courage emportait, et qui poursuivaient avec ardeur un ennemi effrayé? Si j'avais fait sonner la retraite, si j'avais ramené nos soldats dans leur camp, vos tribuns ne m'accuseraient-ils pas aujourd'hui d'intelligence avec les ennemis? Si vos ennemis se sont ralliés, s'ils ont été soutenus par

GAILLARDE.

N°. I.

Paris den 24 proirial.

Waarde Medeburger

Daar UEd. begerig schynd te zyn om de prysen te weten der Caracteren, diend deese in andwoord op UEd. geëerde van de 25 Mey laastleeden, dat de 5 Soorte van Caracteren, als de Nomparelle, Petit Text, Petit Romain, Cicero, S[t] Augustin, aan UEd. kan leveren à 35 Stuyvers holl[d] par Matrysen de Caracters die kleynder zyn als de Nomparelle of grooter als de S[t] Augustin kunnen verhoogen in de preysen na de cleynte of groote van de Letters wyl ik begonnen ben met geheele nieuwe Stempels te graveeren waar aan ik geene moeyte spare om die zoo veel my doenlyke is te perfectioneren zynde alrede verre gevorderd met de Nomparelle die in de tyd van 4 maanden compleet zullen zyn, flatere my dat die aan UEd. meerde sullen voldoen dan de aan U overgezonde proefies, indien UEd. verkiest dat ik de Matrysen

GAILLARDE ITALIQUE.

hier zal ajusteren kan UEd. die voor 10 Stuyvers holl[d] aanneemen hier door resekeert UEd. niet, dat door een onvoorsigtigheyd van iets te laag af te veylen UEd. in de noodzakelykhyd zy nieuwe matrysen uyt parys te laten komen, hier op UEd. andwoord afwagtende blyve na toewensch van heil en broederschap

UEd. dienst vaardege landgenoot

A. BESSEMER.

N[os]. 1439. 1440.

PETIT ROMAIN.
N°. VI.

Paris den 24 July 1795.

Waarde Medeburger

In het onsekeren zynde of UED myn andwoord op den UWE van de 25 Mey ontvangen hebt neme ik de vryheyd UED dese te zenden met de prysen van de 5 soorte Caracteren die het meerst gangbaar zyn, als de Nompareille, Petit Text, Petit Romain, Cicero, St Augustin, aan UED kan leveren a 35 Stuyvers Holl^d het stuk voor elken Matrysen in de tyd van 4 maanden, wyl ik begonnen ben met geheele nieuwe Stempels te graveeren waar aan ik geene moeyte spare om die zoo veel als my doenlyk is te perfectioneren, zynden alrede verre gevoorderd met de Nompareille die in dien tusen tyd compleet zullen zyn, indien UED verkiest dat ik de Matrysen hier zal ajusteren kan ik UED die voor 10 Stuyvers Holl^d aan nemen.

Het zal my aangenaam zyn UED andwoord op desen te mogen hebben wyl ik dagelyks aangesogt werd om afslagen te fourneren en daar ik het eersten die aan

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

UED hebbe aangepresenterd zoude ik gaare den eersten afslag aan Uwe leveren, wyl die soo als UED weet het suyverste dus wacht ik in dit geval enkel op Uwe decisie om daar na my te reguleren, in afwachting van een spoedig andwoord hebbe de Eere te zyn

Waarde Medeburger

UED D.Vaardege Landg^d

A. BESSEMER.

N°s. 288. 289.

PHILOSOPHIE.

N°. I.

Paris ce 16 Juin 1818.

Monsieur

Jai reçu en son temps lhonneur de Votre lettre du 30 Avril dernier dans laquelle etait inclui Votre mandat sur Mr. Audinet fesant le solde de tous comptes entre nous en Vous; remettant le mien j etais bien persuade qu'il y avait une oubli de ma part a Votre prejudix puisque je trouvais mon compte arrêté avec Vous après mon envoy du 6 Decembre 1815 pour les fournitures et un Nouveau Compte de fournitures parlant de mon Envoy du 24 Juillet 1816.

Javais donc oublié d inscrire la remise de Votre traite à mon Profit sur Mr. Audinet le 3 Fevrier 1816 qui terminait le dernier compte; je Vous demande excuse de cette négligence.

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

Jai reçu dans Votre même lettre la ligne darabe que Vous m'envoyez pour modele de celui que Vous désirerez faire Graver mais elle ne peut m'être d'aucune utilité dans cette ligne chaque mot a l air de n'être qu'une seule lettre et cela ne peut pas être mais je ne puis deviner au commence et au finis chaque lettre. Je ne puis donc rien faire. Jai été à la Bibliothèque

N^OS. 344. 1435.

PHILOSOPHIE.

N°. II.

Jy ai trouvé des livres mais ils m'ont offert la meme difficulte, il me faudrait absolument toutes les Lettres de l alphabet de cette langue imprimé a distance.

Les unes des autres pour pouvoir reconnaitre la forme de chaque sans cela je ne puis absolument rien faire. Jai cherché un livre de ce Genre et je n'en ai pas trouvé cependant il doit y en avoir pour apprendre à lire aux enfants; a l Imprimerie Royale, ils ont bien de ces caracteres, mais ils ne sont point complets et je n'en serais pas plus avancé. Je crois que Vous aurez bien de la peine a executer cette entrepasse cependant tacher de Vous procurer le livre que je demande ou je ne vois pas de moyen de pouvoir rien faire cependant je pense qu'a defaut de ce livre lon pourrait faire Graver par un Graveur en taille douce et sous la conduite dun homme qui connaîtrait cette lanque toutes les lettres de l alphabet en les isolant toutes les unes des autres ainsi que a b c d e f g h tandis que nos lettres employées dans un mot se liant les unes aux autres

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

celui qui ne les connait pas séparement ne peut les distinguer ou devrait aussi graver la forme de chaque signe de chaque accente et des lettres capitales. Si le caractere on employe, ainsi que les nôtres on devrait marquer séparement les lettres qui sont susceptibles de porter des accents afin qu'en gravant le poincon on le dispose pour recevoir les accents.

N°s. 1444. 1441.

PHILOSOPHIE.

N°. III.

On devrait graver cet exemple aussi grande que possible pour pouvoir plus facilement en reconnâitre et etudier les formes ce travail préparatoire pour être bien fait demande d'être exécuté et surveillé par quelqu'un intelligent il deviendra chere cependant. Il n'y a pas de moyen de reussir sans cela on devra bien distinguer les lettres longues d avec les courtes en gravant ces lettres entre quatre Rayes, c'est le seul moyen de reussir à graver le caractere que Vous demandez autrement je ne crois pas que l'on puisse en venir a bout comme Vous me dites que Vous avez deja des matrices de ce caractere que Vous avez achetées d'un anglais. Vous pourriez marquer sur ce tableau alphabetique toutes les sortes que Vous avez deja et lon n'en graverait pas les poincons ce serait une dépense de mains en remettant des lettres fondues sur les longues et sur les courtes lon pourrait faire les autres conformes comme ayant je suppose un m et un b je

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

puis facilement faire le d *si ce poincon me manque.*

Voyez Monsieur si jentends bien ce que Vous me demandez et faites moi connaître Vos intentions. Je m'y conformerai. Vous me demandez aussi dans Votre lettre si Vous ne feriez pas bien d'avoir les doubles frappes des caracteres que Vous avez deja. Je crois que ce serait une depense inutile et qu'il Vous est plus

N°s. 366. 1445.

PHILOSOPHIE.

N°. IV.

Je crois que ce serait une depence inutile et qu'il Vous est plus avantageux d'avoir de nouvelles frappes car Vous serez toujours à même de faire refrapper une matrice qui viendrait à se gater et la dépense en sera bien peu de chose et par l'autre moyen Vous aurez un caractère de plus.

Jattendrai sur toutes ces observations Votre décision et je tacherai de justifier Votre confiance si je me charge de Graver ce caractère je suis très sensible aussi aux choses obligeantes que Vous me dites relativement à l'établissement de Bruxelles.

Jai l honneur d être bien sincerement

Monsieur Votre affectionné serviteur

GANDO.

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

Pinard, qui s'était distingué à Bordeaux comme imprimeur, graveur et fondeur en caractères, et qui s'était formé à l'école de Firmin Didot, transporte son établissement à Paris. L'édition du Temple de Guide commencée par lui à Bordeaux, peut se placer à côté des chefs d'oeuvre de la typographie française.

N°s. 358. 359.

CICÉRO ROMAIN.

N°. VIII.

Waarde Medeburger

Hebbe de Eere UWE door dese te berigten dat ik aan UW adres van hier afgesonden heb den 25 Sep[r] laastleden een kistje waar in 294 pieces Matrysen, Caractères philosophe die ik hoope dat op zyn tyd en in goede ordre by UW mogen arriveren.

Alle de Matrysen zyn seer diep van Contrepoincons hope die naar UW genoegen mogen zyn en daar in aan UW begeerte voldaan te hebben, my verders aan UW gunstig aandenken aanbevelende kunnende UE versekeren van altoos den zelve oplettenheyd te gebruyken en al aantewenden wat doenlyk zal zyn tot meerdere volmaking van myne Caracteres.

CICÉRO ITALIQUE.

Het montant der aan UE gesondene 294 Matrysen a 35 St[r] holl[ds] per stuk en 10 St[rs] voor het ajusteren bedraagt te zamen f 661„10„— hollands, zal de vryheyd nemen den Somme per wissel op UE te trekken versoeke UE deselve met betaleng geheve te honoreren.

N[os]. 422. 423.

CICÉRO ROMAIN.

N°. IX.

Het gerugt is hier algemeen dat men voornemens is in holland papiere geld of Assignaten te maken gangbaar in de 7 provincien, indien aan dit gerucht eenigte waarheyd is bied ik UE my hier van enige narigten te geven, ik recomondeere my aan UE wyl tot de uytvoering der Caracteres mogelyk van enige nuttigheyd zouwde kunnen zyn, en my flattere de vereiste kennis te besitten die nodig is tot de uytvoering van een diergelyke onderneming, ter anderen door vrendschap gelieerd zynde aan een bekwaame konst graveerder die alle de vereiste bekwaamhedens besit in 't teken en graveren der nodege figuren en verdre nodege bywerken, hollander van geboorten en vlugteling sedert de revolutie van 87 voor wiens Eerlyke denkwyse genoezame getuygen gevonden kunen werden beyde

CICÉRO ITALIQUE.

te zamen werkende in staad zullen zyn om al wat tot een deergelyken onderneming vereyst werd te Executeren.

Na mezame groete hebbe de Eere te zyn

UED^s Dienst Vaerdige Medeburger

A. BESSEMER.

Paris den 2 Octob^r 1795.

N°s. 416. 417.

PETIT CANON

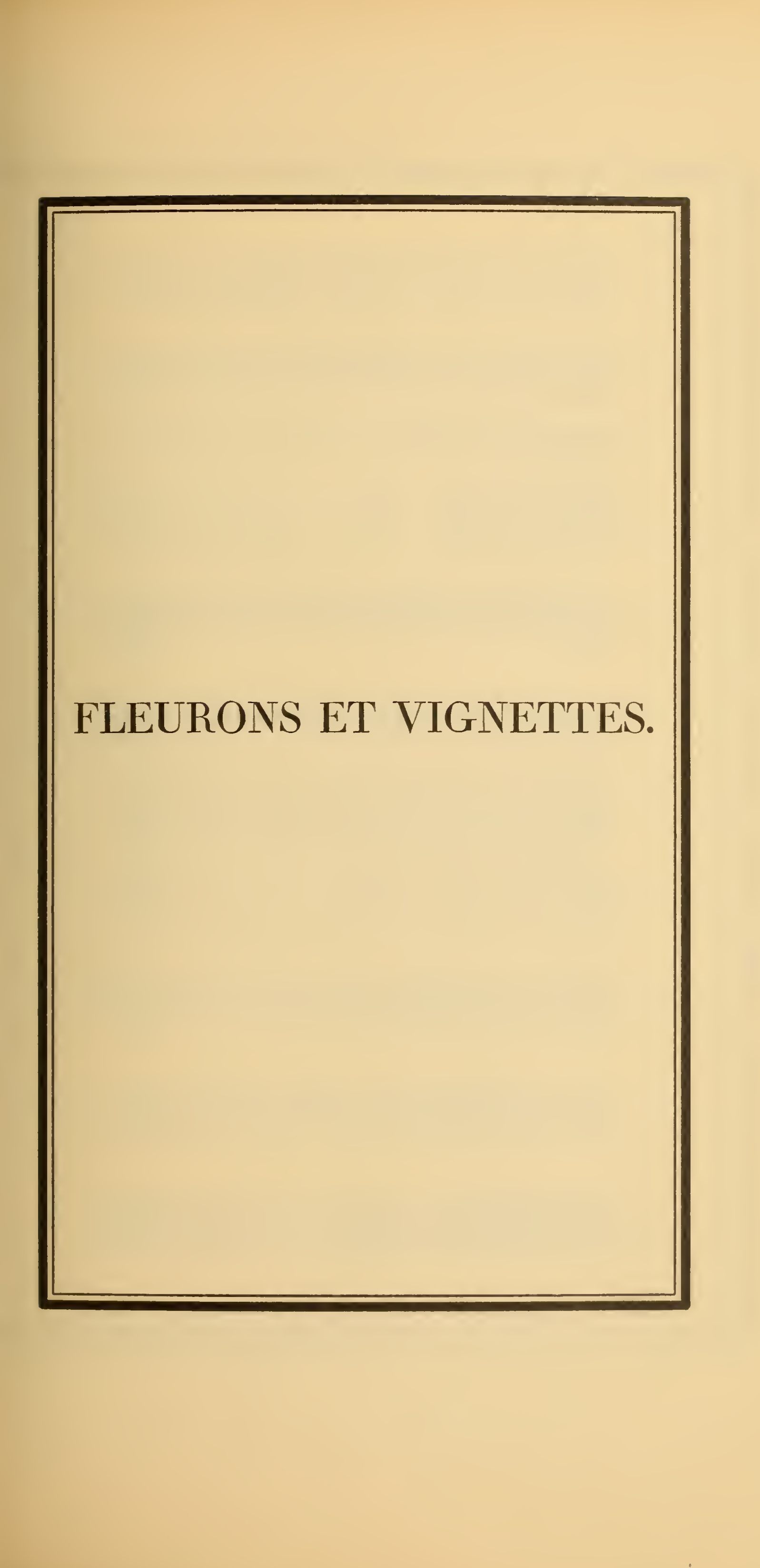
N°. II.

Gando, Graveur et Fondeur en Caractères d'Imprimerie, rue des Maçons-Sorbonne N° 21, a l'honneur de prévenir messieurs

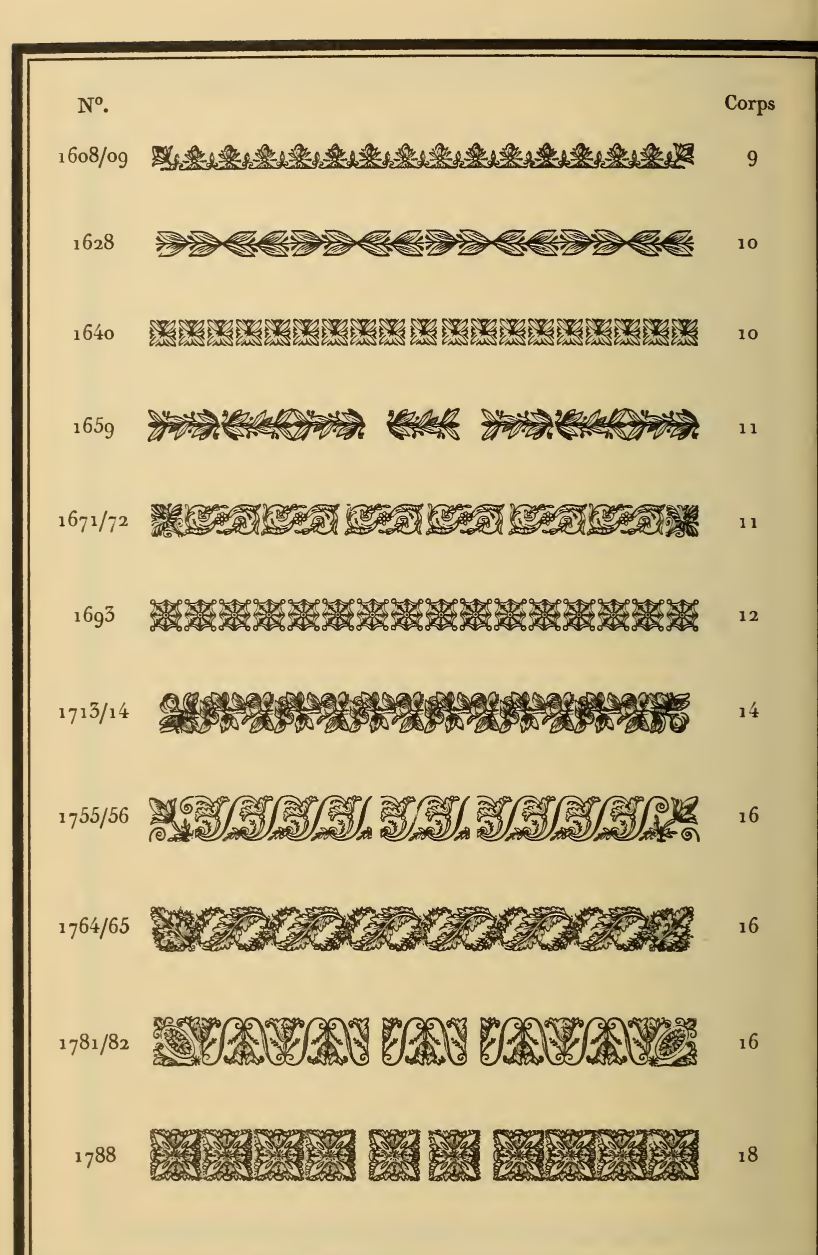
ITALIQUE.

Il tient aussi un Magasin de Presses d'Imprimerie, neu-

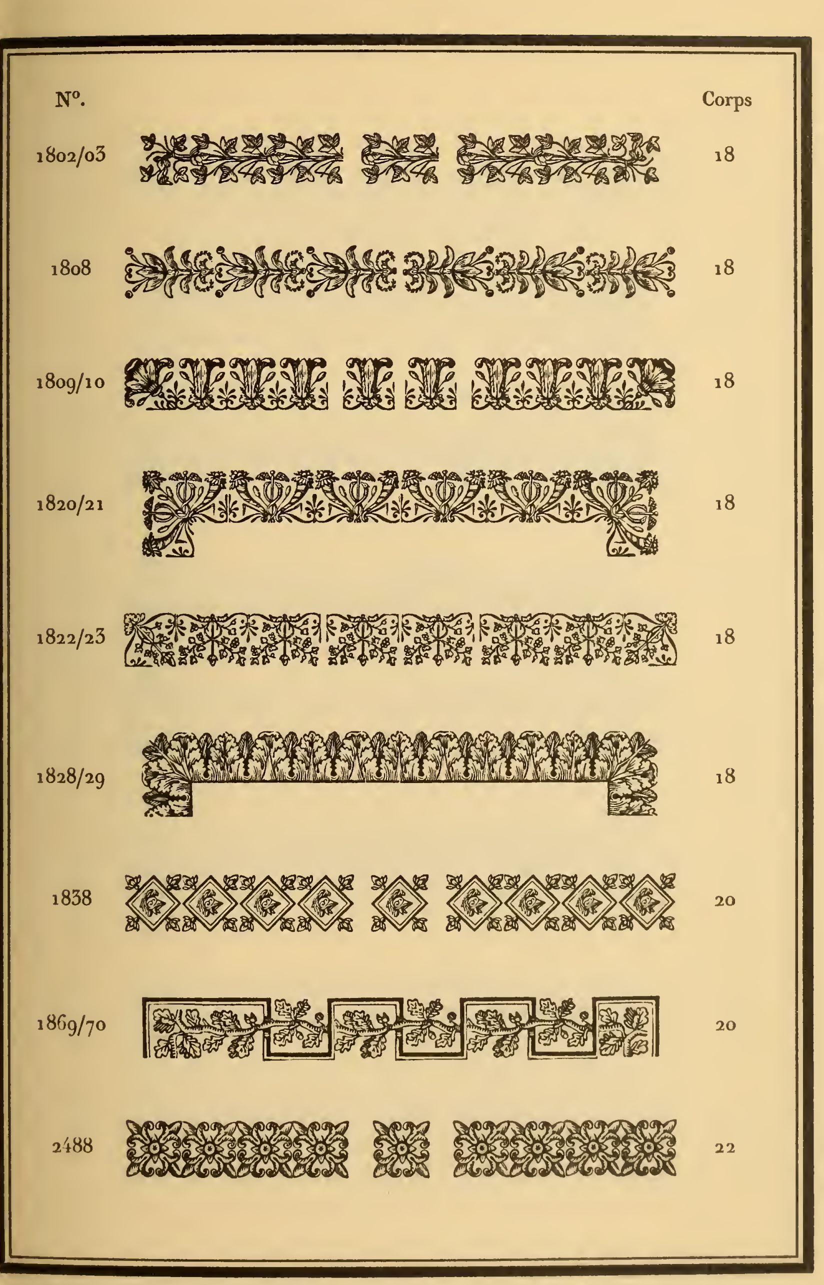
N°s. 518. 519.



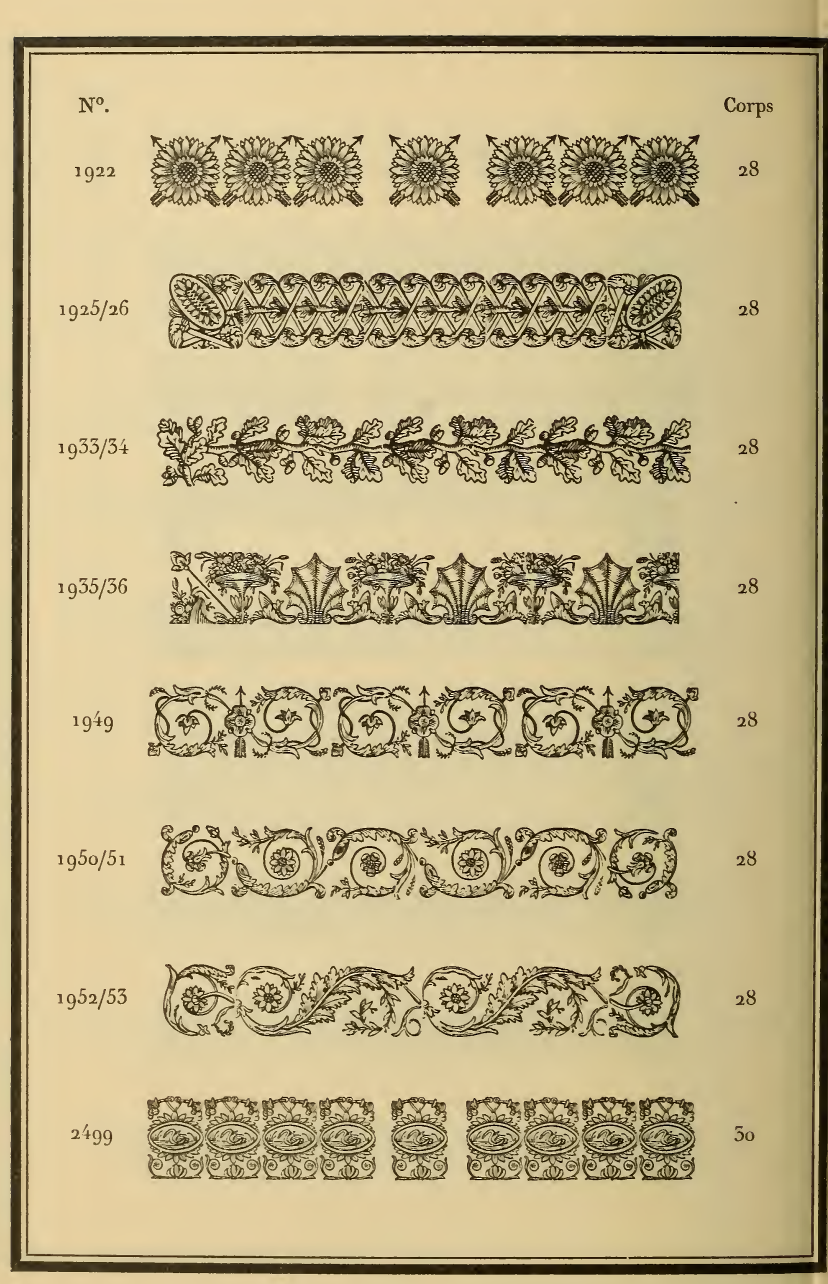
FLEURONS ET VIGNETTES.

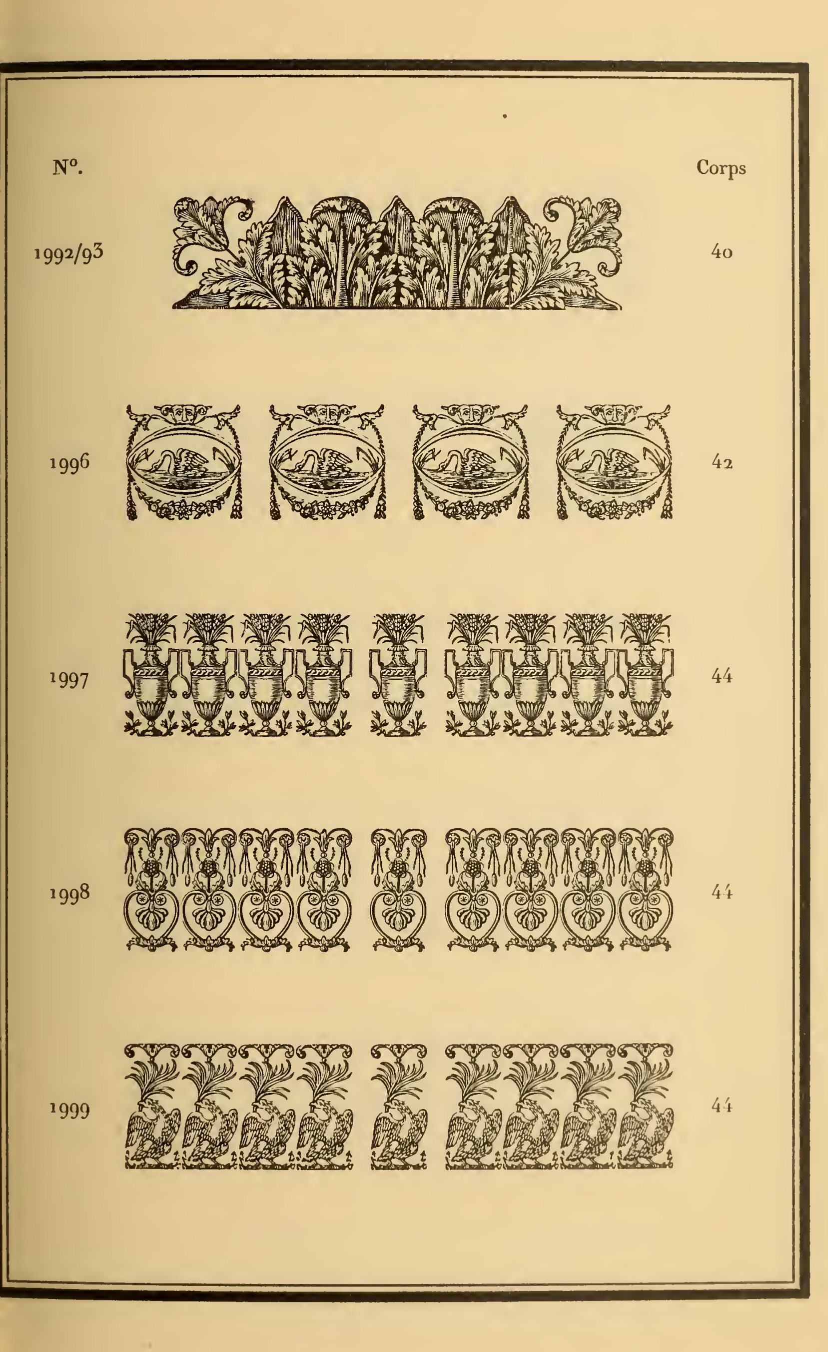


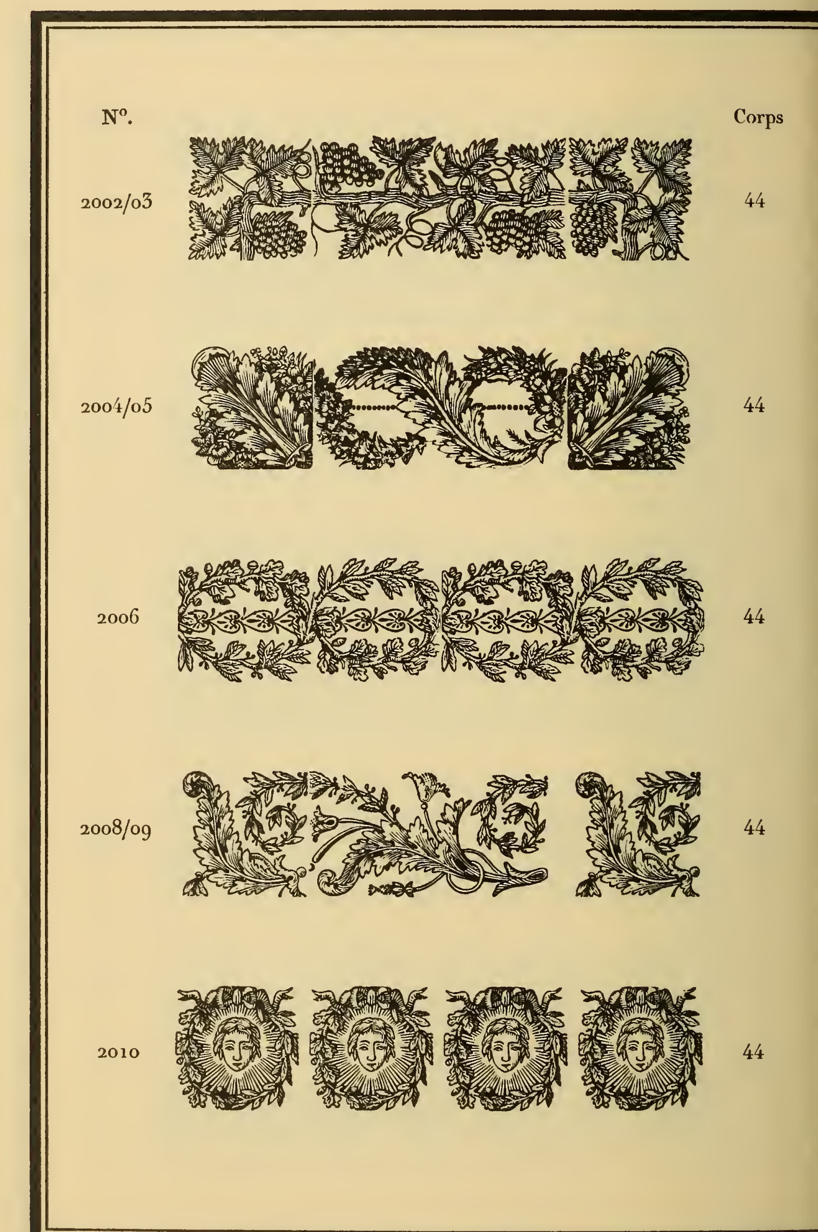
Nº.	Corps
1608/09	9
1628	10
1640	10
1659	11
1671/72	11
1693	12
1713/14	14
1755/56	16
1764/65	16
1781/82	16
1788	18



Les n°s. 1821, 1829 sont de date récente.


N°.
Corps
1922
28
1925/26
28
1933/34
28
1935/36
28
1949
28
1950/51
28
1952/53
28
2499
30


N°.
Corps
1992/93
40
1996
42
1997
44
1998
44
1999
44

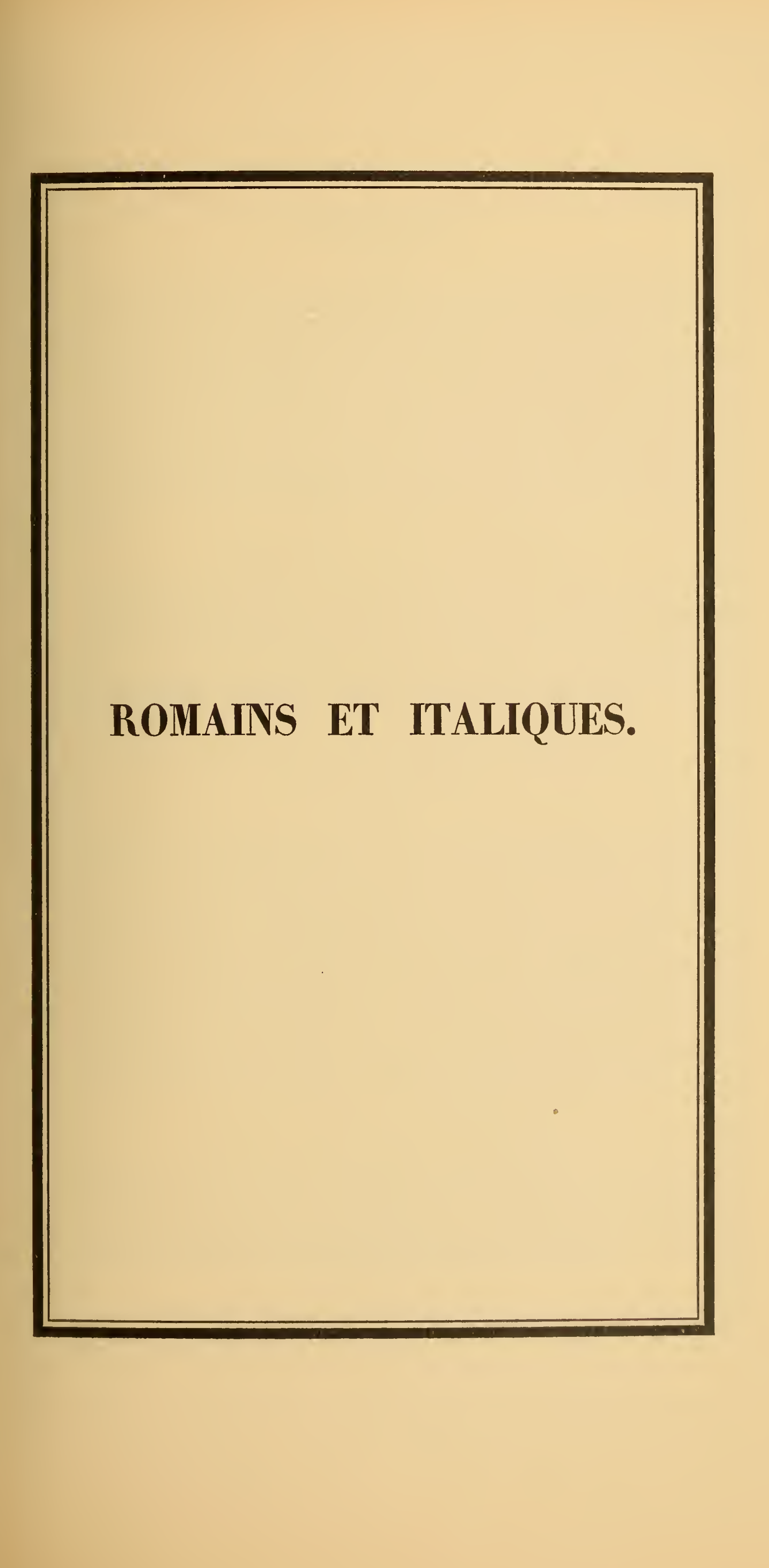


N°.	Corps
2002/03	44
2004/05	44
2006	44
2008/09	44
2010	44

ÉPREUVES
DES CARACTÈRES
DE LA FONDERIE
DE TH. S. GANDO,

FONDEUR A BRUXELLES.

PREMIER RECUEIL.



ROMAINS ET ITALIQUES.

NOMPAREILLE.

N°. IV.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où, le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol: les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait: les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol.

NOMPAREILLE ITALIQUE.

Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments. Il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent.

PETIT TEXTE.

N°. V.

C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie et qu'elle seule peut lui inspirer; tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur. Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets. On jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille: on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations

PETIT TEXTE ITALIQUE.

nouvelles: bientôt on attend, on désire une autre reprise; on espère que ce sera celle qui plaît: si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront.

PETIT TEXTE.

N°. VI.

LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome et sous ces vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains;
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église, encor naissante, y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses;
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mytérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor, il veut poursuivre: hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain: il s'égare, il se trouble,
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.

PETIT TEXTE.

N°. VII.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange du goût mauresque et gothique qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux: le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable: on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation: on ne voit pas même une mouche en ce séjour; tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence.

PETIT TEXTE ITALIQUE.

Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas: c'est une demeure dont l'orage fait une prison; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille.

PETIT TEXTE.

On a remarqué, avec raison, que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes de tous les genres qui ont illustré leurs règnes. Mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard; et si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre; de ce temps où les événements heureux et malheureux, mille fois répétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Voilà comme Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV. Même fermentation dans les esprits; les peuples, de part et d'autre, n'avaient été pour la plupart que des soldats, et les capitaines, des héros. A tant d'agitation, à tant de troubles intestins, succède le calme que produit l'autorité réunie. Les prétentions des républicains et les folles entreprises des séditieux détruites laissent le pouvoir entre les mains d'un seul; et ces deux princes, devenus les maîtres (quoiqu'à des titres bien différents), n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs états cette même chaleur qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public. Leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par là, ainsi que leurs siècles.

L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux: héros sans être téméraires, entreprenants sans être aventuriers, tous deux avaient

PETIT TEXTE ITALIQUE.

été exposés aux orages de la guerre civile, tous deux avaient commandé leurs armées en personne, l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct heureux qui sert à démêler les hommes. Leurs ministres pensaient comme eux, et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies distingués. Enfin, le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge.

N°s. 182. 183. Gravé par Istastoule. Cet assortiment ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

GAILLARDE.

N°. III.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pieces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de Allah Allah se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement Demirbash (tête de fer). Aussitôt il prend le parti de sortir seul, sans armes, des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. « Eh quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense, vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cent mille Russes, quand ils vous ont crié amman (pardon)? Avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient pas le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut. Les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède: ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée le pacha n'eut à opposer que la patience.

GAILLARDE ITALIQUE.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le khan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au khan d'attendre jusqu'au lendemain. Le pacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et leur fit voir

GAILLARDE.

N°. IV.

PHILOSOPHIE DE NEWTON.

Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux, que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Dejà de la carrière
L'auguste vérité vient ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit: les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi la couleur dont se peint la nature,
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez: du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?

GAILLARDE.

N°. V.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency: vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez; et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil: pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait; votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne vous point livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir. La vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence: voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez

GAILLARDE ITALIQUE.

suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parents: c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons

PETIT ROMAIN.

N°. VII.

Vous voulez, monsieur le maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite? Mais comment faire? Je ne sais voir qu'autant que je suis ému; les objets indifférents sont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, et quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes même, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde; mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manières qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs; et ces différences, qui font celles de nos jugements, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même, en différents temps. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyais trouver ce qui m'avait charmé dans ma jeunesse: tout est changé; c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes; et ne voyant plus mes compagnons avec

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon temps d'autrefois; je le crois bien: nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous; et lorsque le plaisir nous quitte, nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues, et les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce sont des descriptions que vous me demandez, non des réflexions; et les miennes m'entraînent comme un vieux enfant

N°s. 290. 291.

PETIT ROMAIN.

N°. VIII.

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce,
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère:
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère,
Je visitai Socrate en sa prison;
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilyssus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Himète éveillé les abeilles:
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur;
La liberté, que de loin je salue,
Me crie: « Accours; Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr;
Laisse ma muse aborder au Pirée:
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

PETIT ROMAIN.

Un soir que je m'étais avancé jusqu'à la Vallée des Sépulcres, je montai sur les hauteurs qui la bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert. Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie; la pleine lune, à l'orient, s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert: seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées.

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt levant les yeux au ciel, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde. Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui! ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes

N°s. 274. 275. Gravé par Istastoule. Cet assortiment ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

PHILOSOPHIE.

N°. V.

L'ORAGE.

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi le couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élève un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir, qui roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés

PHILOSOPHIE.

N°. VI.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur: maxime miranda in minimis. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants: il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches.

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

Elles sont assez nombreuses, et paroissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

PHILOSOPHIE.

N°. VII.

FANTOMES.

I.

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
C'est le destin: il faut une proie au trépas;
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie; après le jour, la nuit livide,
Après tout, le réveil infernal ou divin.
Autour du grand banquet siége une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II.

Que j'en ai vu mourir! — L'une était rose et blanche;
L'autre semblait ouïr de célestes accords;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps!

PHILOSOPHIE.

Si l'empire appartenoit à la beauté et non à la force, le paon seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger: son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul, dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle, vient tout à coup à

Nos. 350. 351. Gravé par Istastoule. Cet assortiment ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

CICÉRO ROMAIN.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature: les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleroient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

CICERO ITALIQUE.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables: vives, agiles, légères, et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, et tous leurs accents le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et

N°s. 410. 411. Gravé par Islastoule. Cet assortiment ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

CICERO ROMAIN.

A.

LE SOIR.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux:
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

CICÉRO ROMAIN.

B.

LA PROVIDENCE.

Combien l'homme est infortuné!
Le sort maîtrise sa faiblesse,
Et de l'enfance à la vieillesse,
D'écueils il marche environné;
Le temps l'entraîne avec vitesse;
Il est mécontent du passé;
Le présent l'afflige et le presse;
Dans l'avenir toujours placé,
Son bonheur recule sans cesse;
Il meurt en rêvant le repos.
Si quelque douceur passagère
Un moment console ses maux,
C'est une rose solitaire
Qui fleurit parmi des tombeaux.
Toi, dont la puissance ennemie
Sans choix nous condamne à la vie,
Et proscrit l'homme en le créant,
Jupiter, rends-moi le néant. »
Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent les flots amers,
Ainsi parlait Éphimécide.

CICERO GROS OEIL.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet d'amour et de philosophie, il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille

CICÉRO GROS OEIL ITALIQUE.

sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude: c'est alors que cette fleur

SAINT-AUGUSTIN.

N°. IV.

C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires! Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues: La grande trahison de Mirabeau! Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de

SAINT-AUGUSTIN ITALIQUE.

distance du Capitole à la roche Tarpéienne. Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui

N°s. 418. 1560. Gravé par Istastoule.

SAINT-AUGUSTIN ITALIQUE.

FONTENAY.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude,

Quoi! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté;

Et, plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi-même.
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

N°. 449. Gravé par Istastoule. Cette italique ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

GROS CANON ALLONGÉ.

Gillé fils succède à son père comme fondeur, et apporte des modifications aux caractères d'écriture. Il fait exécuter un grand nombre de fleurons.

Nº. 534.

LETTRES GRASSES

GRAVÉES PAR ISTASTOULE.

CINC COMPACT ROMAIN.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages, qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne.

SEPT COMPACT ROMAIN.

En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ses rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages, qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos.

SEPT COMPACT ITALIQUE.

Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde à l'approche de la mort.

Nos. 110. 194. 195. Gravé par Istastoule. L'italique ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

GROS ROMAIN.

Henri Fournier, élève et prote chez M. M. Firmin Didot, puis imprimeur à Paris, publie un Traité de Typographie qui contient de bonnes instructions pratiques. Mais cet art fait tant de progrès, qu'une partie des préceptes qu'il donne est déjà tombée en désuétude. L'impression qu'il a faite des fables de La Fontaine illustrées par Grandville est remarquable.

GROS ROMAIN ITALIQUE.

Firmin Didot, fils d'Ambroise et frère de Pierre, succède à son père pour la fonderie, qu'il avait enrichie de ses types élégants.

Nos. 478. 479. Probablement gravé par Istastoule.

GROS PARANGON.

Les caractères appelés microscopiques, gravés et fondus par M. Henri Didot, à l'âge de soixante-six ans, paraissent pour la première fois dans l'édition des „Maximes" de La Rochefoucauld, imprimé par Didot jeune.

GROS PARANGON ITALIQUE.

Jamais dans aucun pays rien de semblable, n'avait été exécuté, à beaucoup près.

PETIT CANON.

Thompson, habile graveur sur bois, exé-cute avec un talent remarquable des vig-nettes supérieures à ce qui avait été fait jusqu'alors en France.

PETIT CANON ITALIQUE.

Parmi les nombreux artistes français qui se sont formés à son école.

GROS CANON.

Marcellin Legrand dirige avec succès la Fonderie Polyamatype.

GROS CANON ITALIQUE.

Guillaume le Bé était un célèbre Graveur.

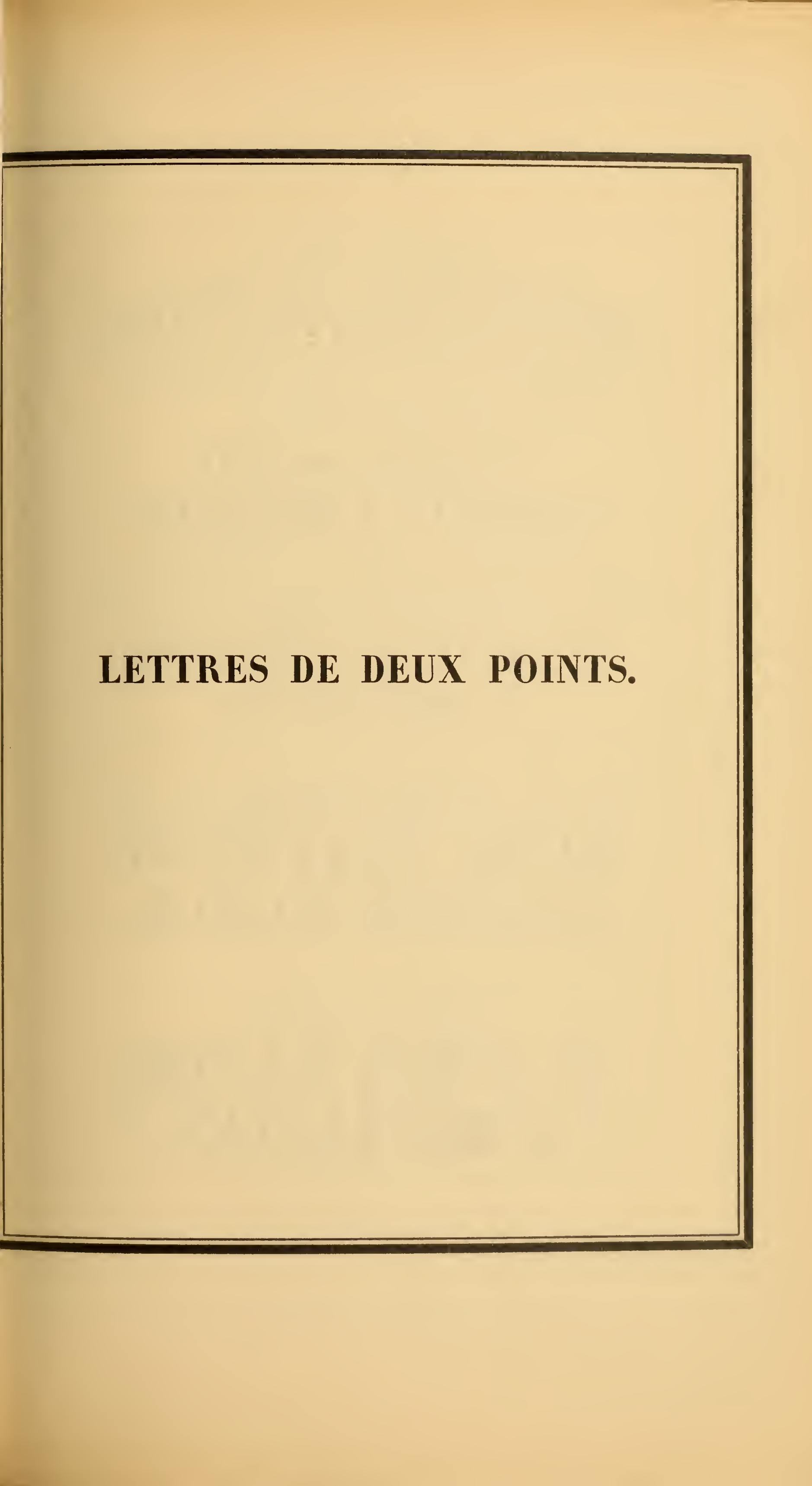
Nos. 535. 536. Gravé par Istastoule.

DOUBLE CANON.

Berger Levrault
Fondeur à Nancy.

DOUBLE CANON ITALIQUE.

Berger Levrault
Fondeur à Nancy.



LETTRES DE DEUX POINTS.

Deux points de Mignonne.

A. CHAPELLE, GRAVEUR À
BRUXELLES PLUS TARD À PARIS.

Deux points de Petit-Texte.

FONDERIE SOCIÉTÉ
NATIONALE À BRUXELLES.

Deux points de Petit-Romain.

ISTASTOULE, GRAVEUR
À BRUXELLES.

Deux points de Philosophie.

HENRI VILLENEUVE
GRAVEUR À LIÈGE.

Deux points de Cicéro.

T. SIMON GANDO
À BRUXELLES.

Nos. 737. 736. 747. 746. 745.

Deux points de Nompareille.

HACHETTE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, EST NOMMÉ LIBRAIRE. IL A ÉTÉ NOMMÉ IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

Deux points de Gaillarde.

AMBROISE FIRMIN DIDOT EST NOMMÉ IM-PRIMEUR DU ROI

Deux points de Augustin.

LOMBARDAT À PARIS

Deux points de Gros-Romain.

DOUBLET

Nos. 738. 735. 734. 733.

EGYPTIENNES.

Capitales de Nompareille.

ANT. FRANCOIS MOMORO, GENDRE ET SUCCESSEUR DE J. F. FOURNIER LE JEUNE, FONDEUR ET GRAVEUR PUBLIE UN „TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'IMPRIMERIE". MOMORO MOURUT SUR L'ECHAFAUD AVEC HÉBERT.

Capitales de Nompareille.

PINARD QUI S'ÉTAIT DISTINGUÉ À BORDEAUX COMME IMPRIMEUR, GRAVEUR ET FONDEUR EN CARACTÈRES, ET QUI S'ÉTAIT FORMÉ À L'ÉCOLE DE FIRMIN DIDOT, TRANSPORTE SON ÉTABLISSEMENT À PARIS.

Capitales de Petit-Texte.

GUILLAUME LE BÉ, CÉLÈBRE GRAVEUR ET FONDEUR EN CARACTÈRES. IL A ACHETÉ LES POINÇONS ET LES MATRICES DE LA FONDERIE DE CLAUDE GARAMOND.

Capitales de Petit-Romain.

PIERRE DIDOT PUBLIE LA MAGNIFIQUE ÉDITION DE RACINE, QUI A ÉTÉ PROCLAMÉ COMME LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA TYPOGRAPHIE.

Deux points de Nompareille.

LE GRAND, LE GRAVEUR DE NOUVEAUX TYPES DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

Deux points de Petit-Texte.

BERTRAND LOEULLIET GRAVEUR À PARIS.

Nos. 1138. 1567. 1568. 1148. 1142. 1143.
Les assortiments nos. 1138 et 1148 sont gravés par A. Veyrat. No. 1142 par Istastoule. No. 1143 par A. Pinard.
Le no. 1138 ne se trouve pas dans le spécimen de Gando.

FANTAISIES.

Deux-points de Nompareille ombrées.

LEGRAND
SUCCESSEUR ET ÉLÈVE DE
HENRI DIDOT.

Italienne, deux-points Nompareille.

A. MOLÉ JEUNE
FONDEUR DE CARACTÈRES
À PARIS.

Italienne, deux-points Petit-Text.

FIRMIN DIDOT
FILS D'AMBROISE
GRAVEUR.

Nos. 1256. 1239. 1240.

Deux points de Nompareille ombrées.

J. G. GILLÉ FILS SUCCÈDE
À SON PÈRE COMME FONDEUR.

Deux points de Petit-Texte ombrées.

CHARLES CRAPELET
SUCCESSEUR DE STOUPE.

Deux points de Philosophie ombrées.

NIC. P. GANDO
FONDEUR, PARIS.

Deux points de Cicéro ornées.

ISTASTOULE

N°s. 1323. 1324. 1325. 1296.

Les assortiments n°s. 1323, 1324, 1296 sont gravés par A. Veyrat, le n°. 1325 par Istastoule. Le n°. 1324 ne se
ouve pas dans le spécimen de Gando.

Deux points de Cicéro ornées.

DALLUT, GRAVEUR DE CARACTÈRES.

Deux points de St. Augustin ornées.

LA FONDERIE DE N. GANDO.

Deux points de Gros-Romain azurées.

J. G. GILLÉ FONDEUR.

Deux points de Parangon ornées.

BAILLEUL

Nos. 1305. 1297. 1290. 1306.

Les assortiments nos. 1305, 1297 et 1306 sont gravés par Dallut, le no. 1290 par Istastoule.

GOTHIQUES.

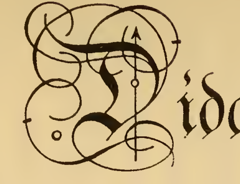
Gothique ornée de Gros-Parangon.

Fournier le Jeune nous apprend dans son Manuel, que les corps de Petit-canon, de Gros-parangon, de Gros-romain, de Cicèro, de Philosophie, de Gaillarde et de Mignonne se trouvent sans corps doubles sur les quels on puisse faire des Lettres de deux points.

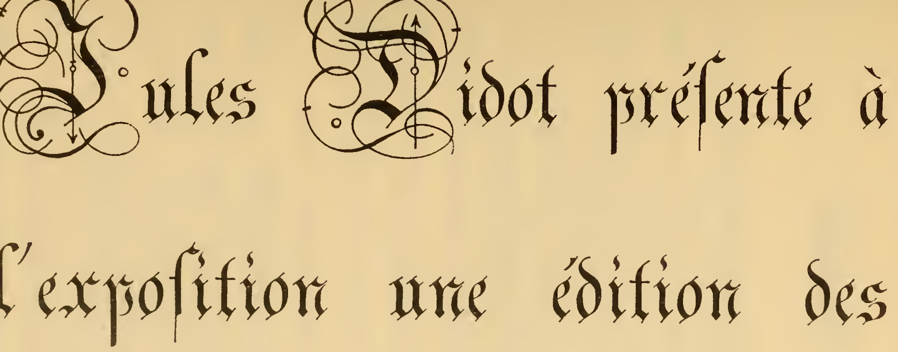
N°. 1384.

Gothique ornée de Gros-Canon.

Messieurs Isaac et Jean Enschedé achetèrent la Fonderie de Wetstein à Amsterdam, qui reçut une grande reputation par les talents de leur graveur Fleischman.

ules idot présente à

l'exposition une édition des

ables de hèdre.

Gothique Allemande de Philosophie.

Rondeau.

Qui bien eſtudiroit aux armes,
Autant qu'à dames décevoir,
En France l'on viendroit pour voir
De bons et vertueux gendarmes.
Penſez-vous que bruit et vacarmes,
Ni jouſtes l'on craigniſt avoir,
Qui bien eſtudiroit aux armes
Autant qu'à dames décevoir?

Certes nenny, mais aux alarmes
Un chacun feroit ſon devoir;
Et pourtant je fais à ſçavoir,
Concluant ſur mes premiers termes,
Qui bien eſtudiroit aux armes,
Autant qu'à dames décevoir,
En France l'on viendroit pour voir
De bons et vertueux gendarmes.

Gothique Allemande de Saint-Augustin.

Chanſon.

Tienne ſoi d'amer qui pourra:
Plus ne m'en pourroye tenir;
Amoureux me faut devenir:
Je ne ſçais qu'il m'en aviendra.
Combien que je ſçay de pièça
Qu'en amours faut maints maux ſouffrir;
Tienne ſoi d'amer qui pourra:
Plus ne m'en pourroye tenir.

Mon cœur, devant-hier accointa
Beauté qui tant le ſçait chérir,
Que d'elle ne veut départir.
C'eſt fait! il eſt ſien et ſera.
Tienne ſoi d'amer qui pourra:
Plus ne m'en pourroye tenir.

Chanſon.

Douce liberté déſirée,
Déeſſe, où t'es-tu retirée
Me laiſſant en captivité?
Hélas! de moy ne te détourne!
Retourne, ô liberté, retourne,
Retourne, ô douce liberté!

Don départ m'a trop fait connoiſtre
Le bonheur où je ſoulois eſtre,
Quand douce tu m'allois guidant;
Et que, ſans languir davantage,
Je devois, ſi j'euſſe été ſage,
Perdre la vie en te perdant.

Gothique Allemande de Petit-Parangon.

Le Coq et le Renard.

Le renard, par bois errant,
    Va quérant,
Pour ſa dent tendre paſture,
Et ſi loin en la fin va,
    Qu'il trouva
Le coq par méſaventure.

Le coq, de grand' peur qu'il a,
    S'envola
Sur une ente haute et belle,
Diſant que maiſtre renard
    N'a pas l'art
De monter deſſus icelle.

°. 1365.

Gothique Allemande de Parangon.

Le repos, les jeux, la lieſſe,
Le peu de ſoin d'une jeuneſſe,
Et tous les plaiſirs m'ont laiſſé;
Maintenant rien ne me peut plaire,
Sinon, dévot et ſolitaire,
Adorer l'œil qui m'a bleſſé.

Quel charme, ou quel dieu plein d'envie
A changé ma première vie,
La comblant d'infélicité?
Et toy, liberté déſirée,
Déeſſe, où t'es-tu retirée?
Retourne, ô douce liberté!

N°. 1361.

Gothique Allemande de Gros-Parangon.

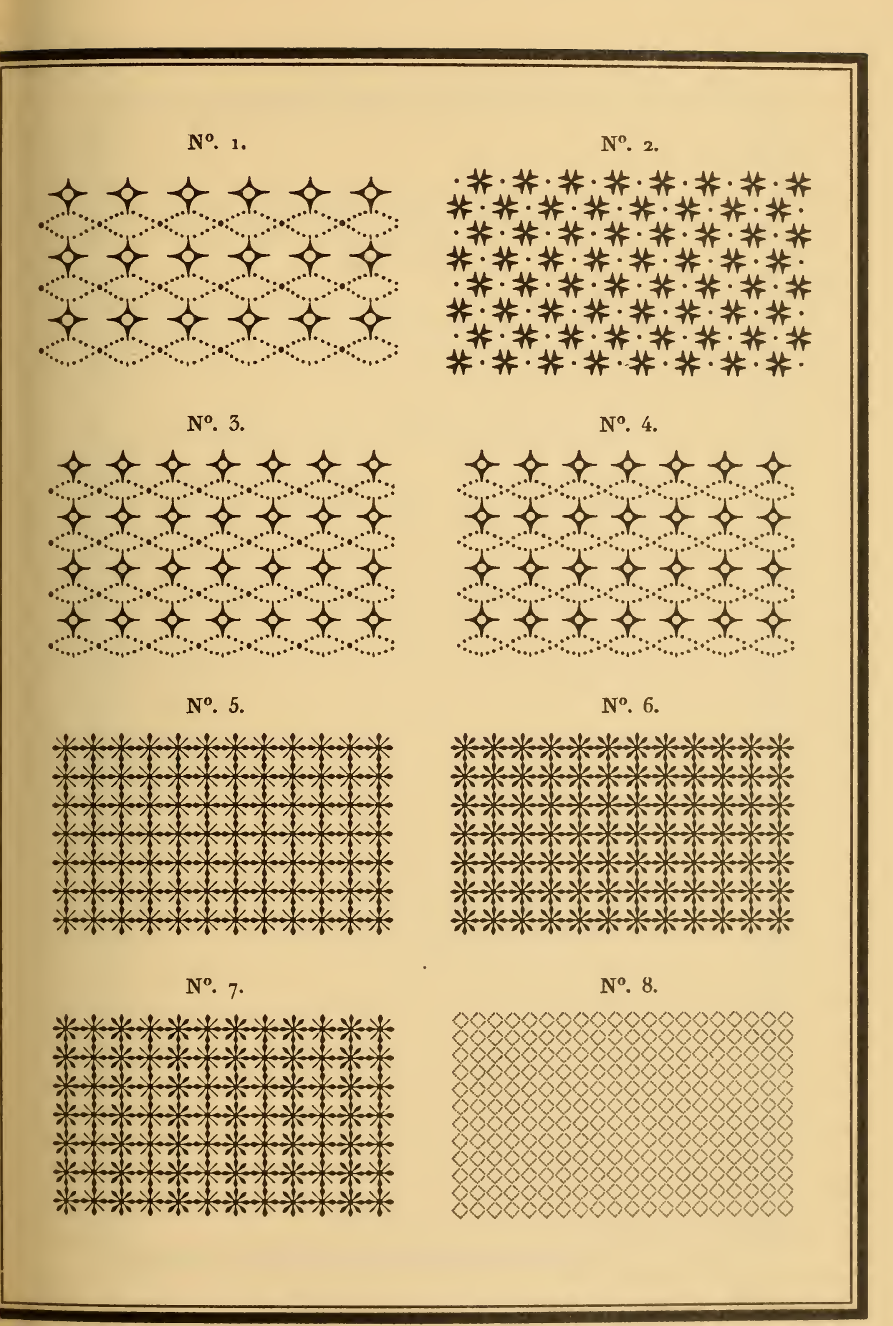
Diſtant la Saône
Du Rhône
Une lieue ou environ,
Eſt l'iſle,
L'iſle gentille,
Dedans ſon moite giron.

Où l'enfant
Tant triomphant,
Par ſa mort trop plus qu'amère,
A des autels
Immortels,
Pour ſoi, ſa grand, et ſa mère.

Gothique Allemande de Gros-Canon.

Molé, fondeur, préſente à l'expoſition une ſérie conſidérable de caractères gravés par lui, parmi lesquels était un caractère arabe, exécuté ſous la direction de Langlès

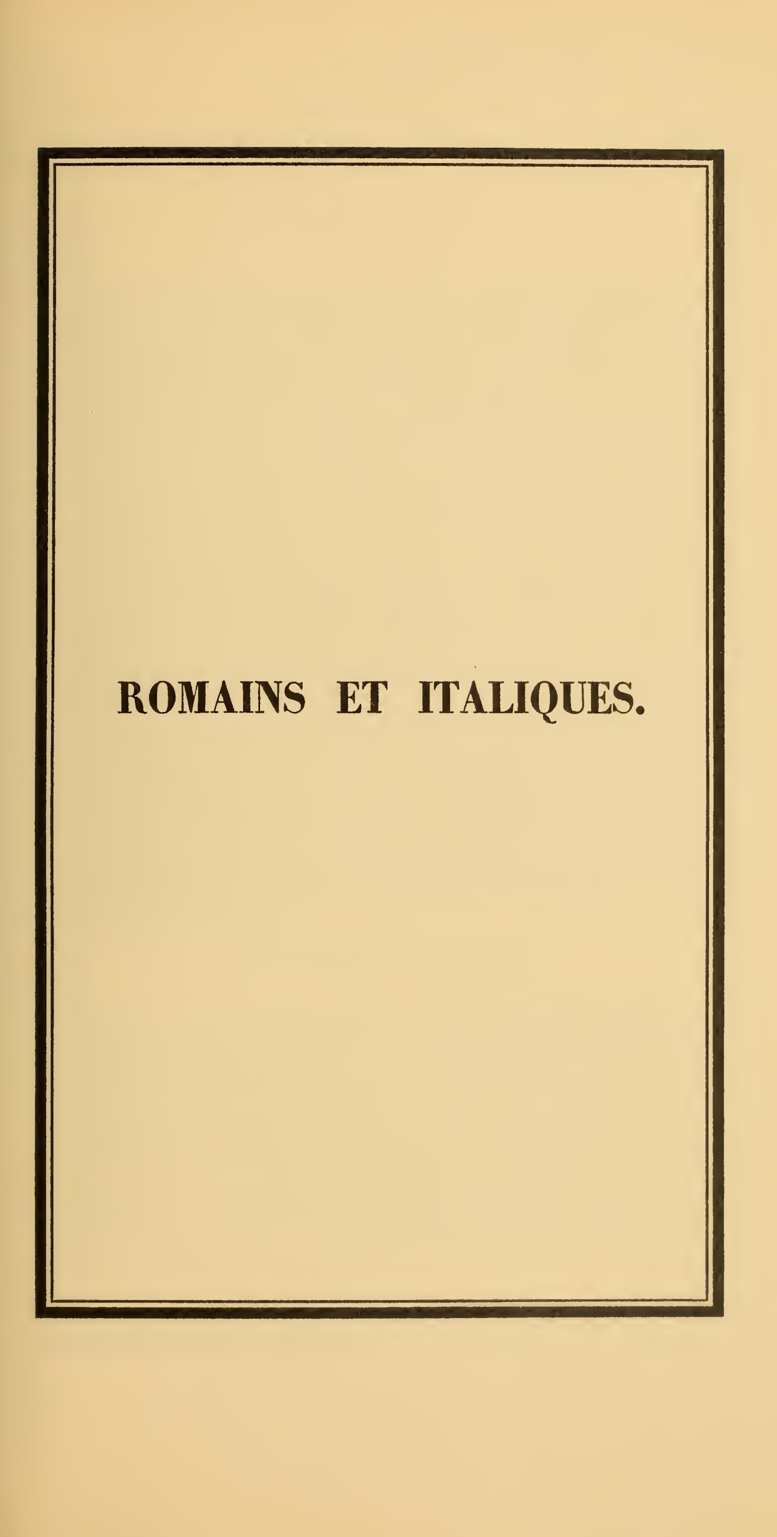
TAROTÉS.



N°s. 4281. 4494. 4461. 4460. 1634. 1635. 1431.

ÉPREUVES
DES CARACTÈRES
DE LA FONDERIE
DE TH. S. GANDO,
FONDEUR A BRUXELLES.

SECOND RECUEIL.



ROMAINS ET ITALIQUES.

MIGNONNE.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés, et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions. L'un s'incline profondément auprès de son voisin, comme devant un supérieur; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens, comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent; il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts: ce sont des murmures confus, comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominante: ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux amours.

MIGNONNE ITALIQUE.

C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits. Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui

Nos. 154. 155. Gravé par Lombardat.

PETIT TEXTE.

Il faut être heureux, cher Émile; c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier désir que nous imprima la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? qui le sait? Chacun le cherche, et nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à ta naissance je te pris dans mes bras, et qu'attestant l'Etre suprême de l'engagement que j'osai contracter je vouai mes jours au bonheur des tiens, savois-je moi-même à quoi je m'engageois? non: je savois seulement qu'en te rendant heureux j'étois sûr de l'être. En faisant pour toi cette utile recherche, je la rendois commune à tous deux.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir; c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher; et, sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir.

Avec la même ignorance j'essayai d'éviter la même faute. En prenant soin de toi, je résolus de ne pas faire un pas inutile et de t'empêcher d'en faire. Je me tins dans la route de la nature, en attendant qu'elle me montrât celle du bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la même, et qu'en n'y pensant pas je l'avois suivie.

PETIT TEXTE ITALIQUE.

Sois mon témoin, sois mon juge; je ne te récuserai jamais. Tes premiers ans n'ont point été sacrifiés à ceux qui les devoient suivre; tu as joui de tous les biens que la nature t'avoit donnés. Des maux auxquels elle t'assujettit, et dont j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu n'en as jamais souffert aucun que pour en éviter un plus grand. Tu n'as connu ni la haine, ni l'esclavage. Libre et content, tu es resté juste et bon; car la peine et le vice sont inséparables, et jamais l'homme ne devient méchant que lorsqu'il est malheureux.

N°s. 208. 209. Probablement de la fonderie de Gando.

PETIT TEXTE.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques. Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages, qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié: c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face, des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets.

PETIT TEXTE ITALIQUE.

En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ses rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages, qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains.

Nos. 196. 197. Gravé par Lombardat.

GAILLARDE.

Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein, on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume, où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été... Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la poussière du vent, se déferlaient en énormes voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent.

GAILLARDE ITALIQUE.

Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux hauteurs du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête: mais la base de cette effroyable digue venant à passer sous notre vaisseau

Nos. 240. 241. Gravé par Lombardat.

PETIT ROMAIN.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériteroit d'être épargné; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air. Il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout

N^{OS}. 300. 301. Gravé par Lombardat.

PETIT ROMAIN.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paroît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étoient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animoient, égayoient les tristes fossés des châteaux; ils décoroient la plupart des rivières, et même celle de la capitale; et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales...

Les anciens ne s'étoient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantoit encore au moment de son agonie, et préludoit par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'étoit, disoient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendoit ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et doux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre. On entendoit ce chant lorsqu'au lever de l'aurore les vents et les

N°. 302. Probablement de la fonderie de Gando.

SAINT-AUGUSTIN.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares; mais elle lui a donné une parure élégante: sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris; et lorsque, dans un beau jour du printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la

SAINT-AUGUSTIN ITALIQUE.

réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle, avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque son plaisir par de molles ondulations de

Nos. 460. 461. Gravé par Lombardat.

GROS ROMAIN.

G. A. Crapelet succède à son père, imprimeur estimé. Ses éditions sont appréciées des connaisseurs par leur correction et leur bonne exécution typographique. Imprimeur instruit, il a publié plusieurs ouvrages de la langue française au moyen âge, étude à laquelle il s'était particulièrement

ITALIQUE.

A. F. Momoro, gendre et successeur de J. F. Fournier le jeune, fondeur et graveur, publie un Traité élémentaire

Nos. 486. 487. Gravé par Marcellin Legrand.

RONDES.

Ronde de Petit-Canon.

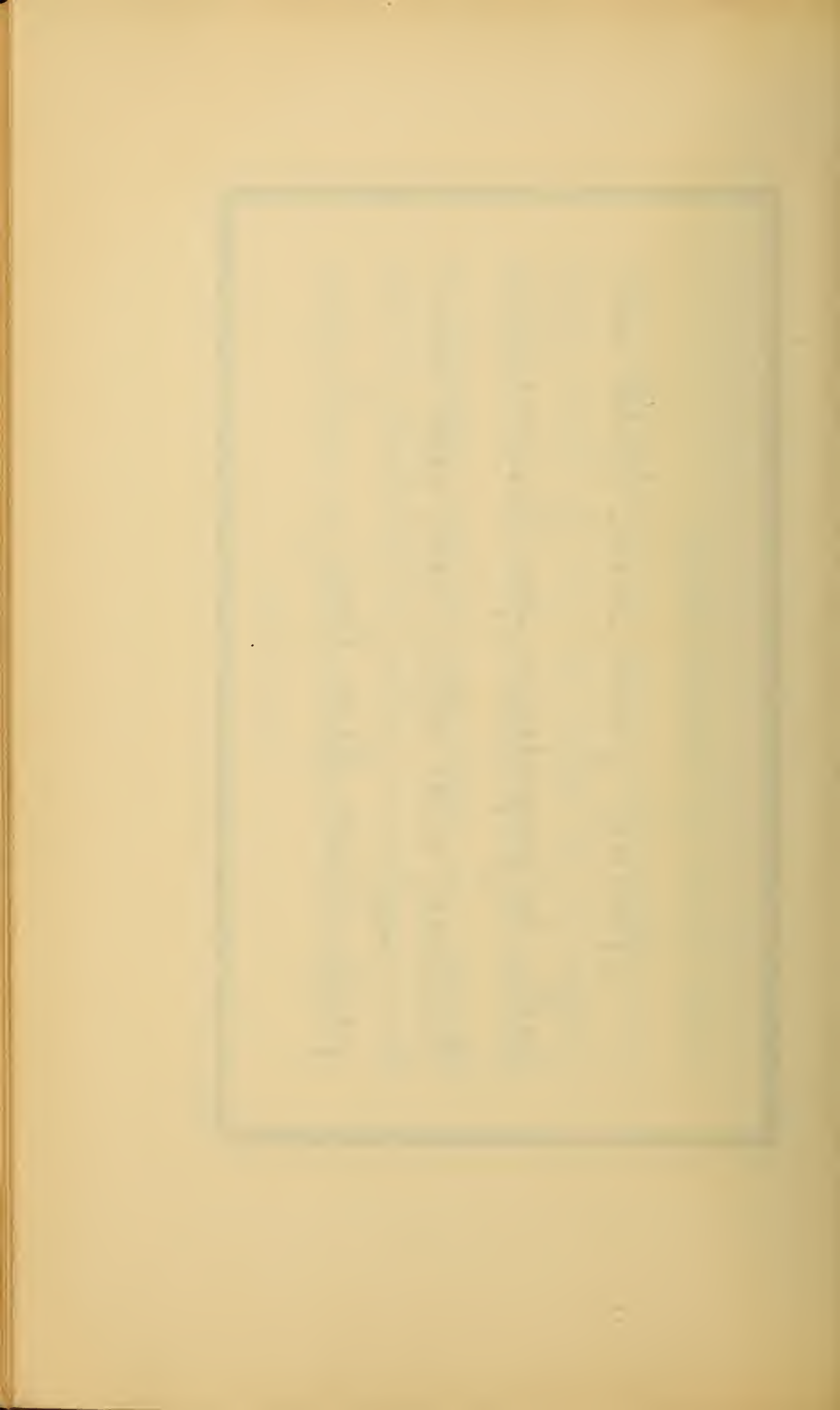
Fournier a publié une série de traités histori-
ques et critiques sur l'origine et les progrès de l'im-
primerie. Ils contiennent des faits instructifs et
observés avec soin. Dans le premier, qui traite de
l'origine et des progrès de l'art de graver en bois,
il nous apprend que Marie de Medicis, doit être
comptée parmi les graveurs en bois.

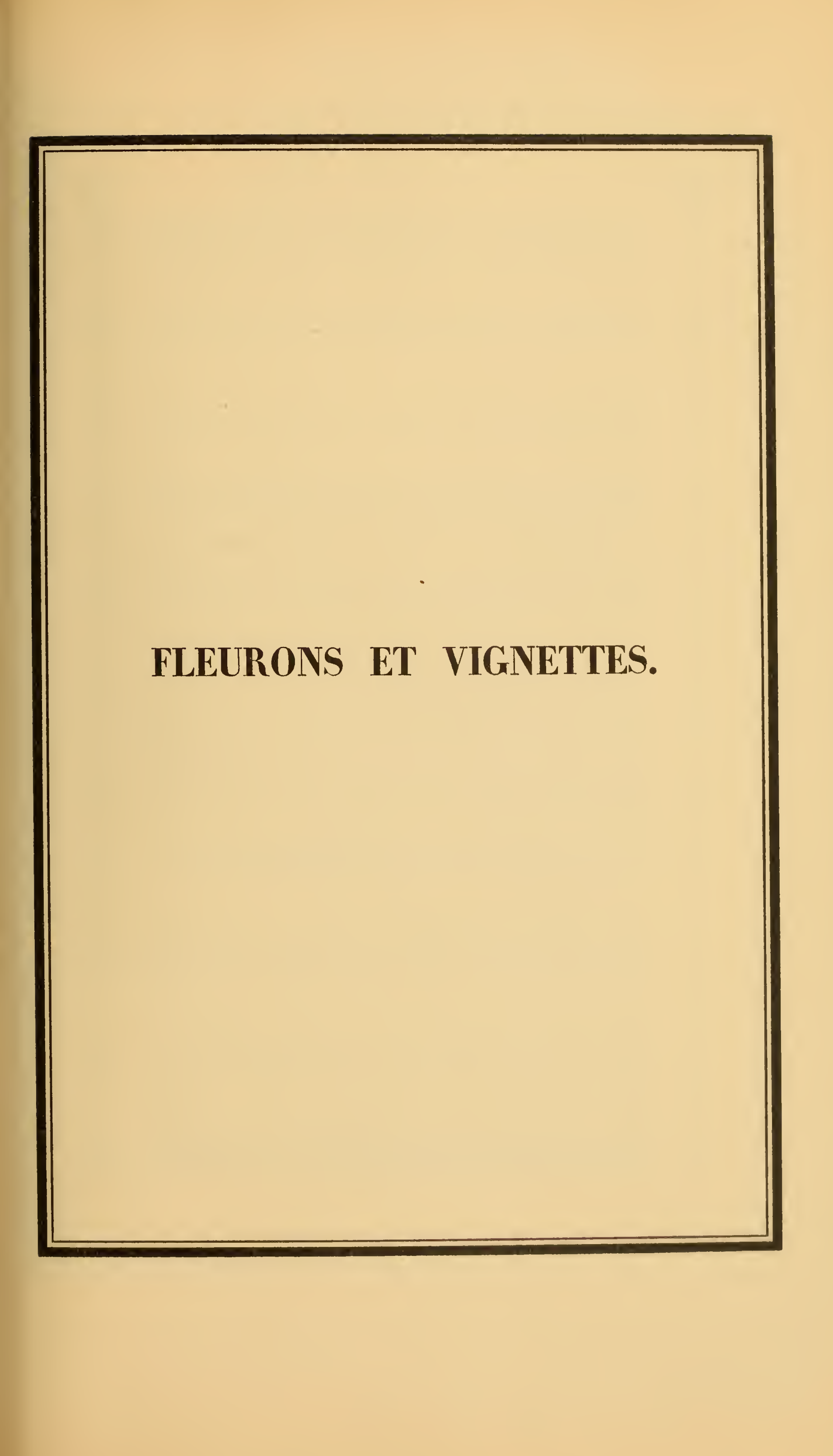
N°. 920.

Ronde de Gros-Canon.

Fournier jeune avait établi une table des proportions que les caractères devaient avoir entre eux, mais sans partir d'une base fixe.

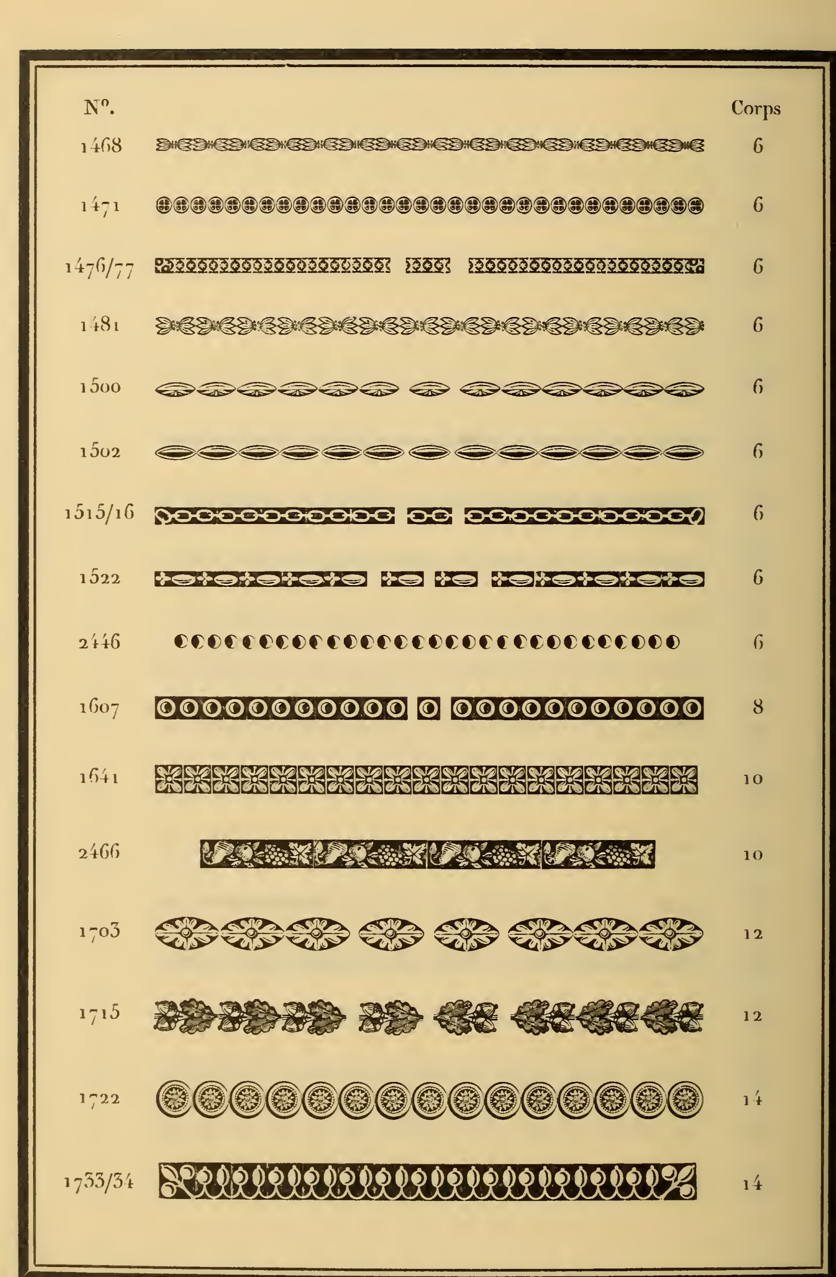
N°. 921.



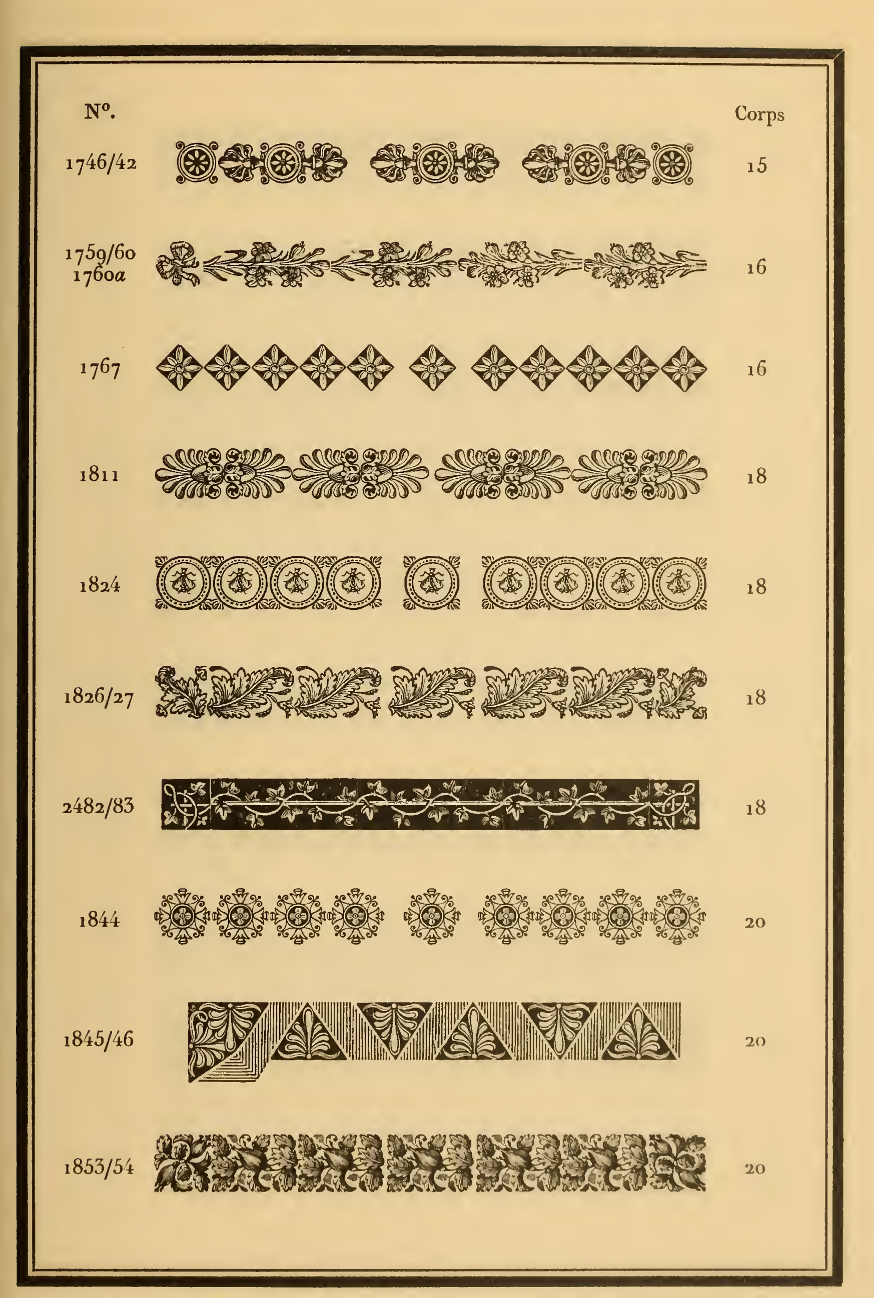


FLEURONS ET VIGNETTES.

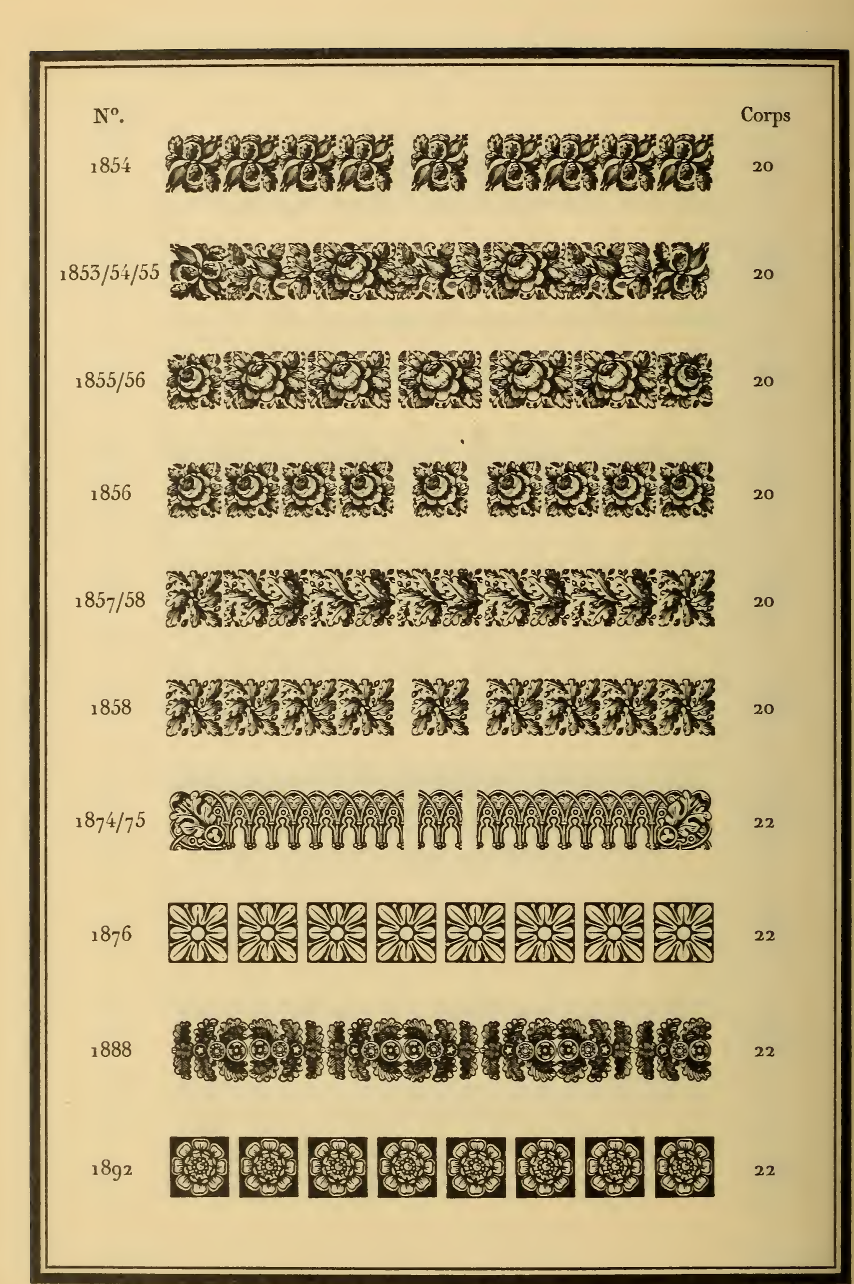
N°.		Corps
1319		3
1320		3
1322		3
1336		3
1356		4
1372		4
1382		4
1387		4
1406		5
1411		5
1415		5
1423		5
1424		5
1427		5
1429/30		5
1437		6
1439		6
1440		6
1459		6

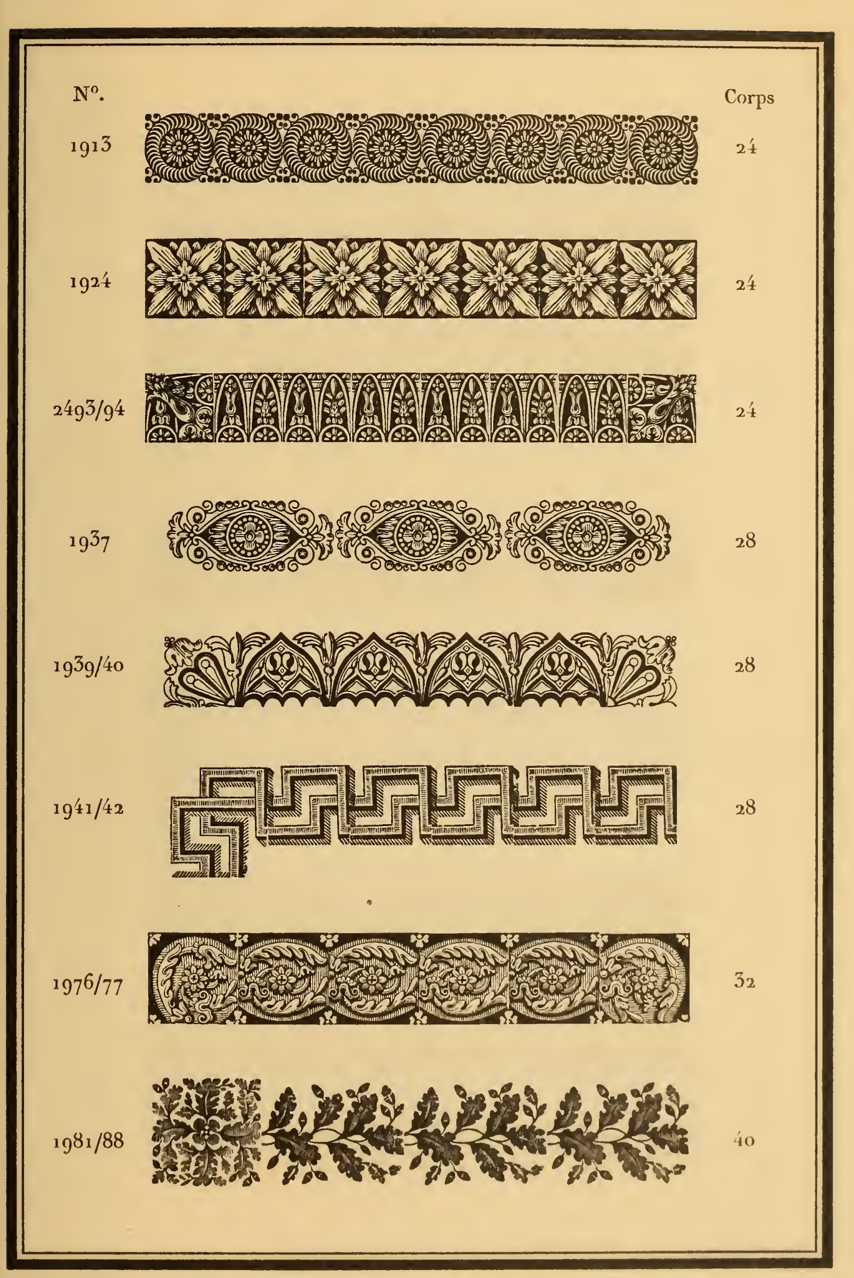


N°.	Corps
1468	6
1471	6
1476/77	6
1481	6
1500	6
1502	6
1515/16	6
1522	6
2446	6
1607	8
1641	10
2466	10
1703	12
1715	12
1722	14
1733/34	14

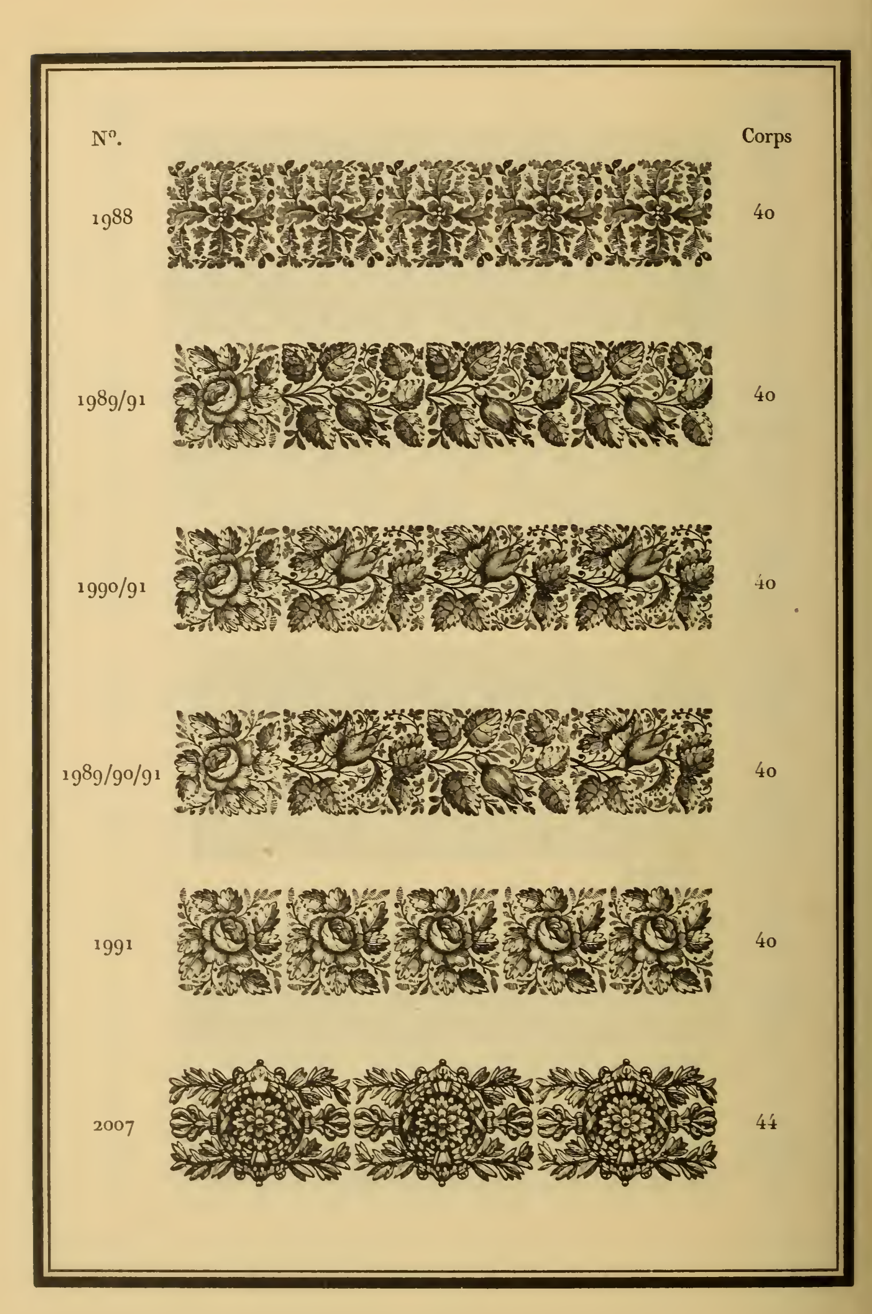


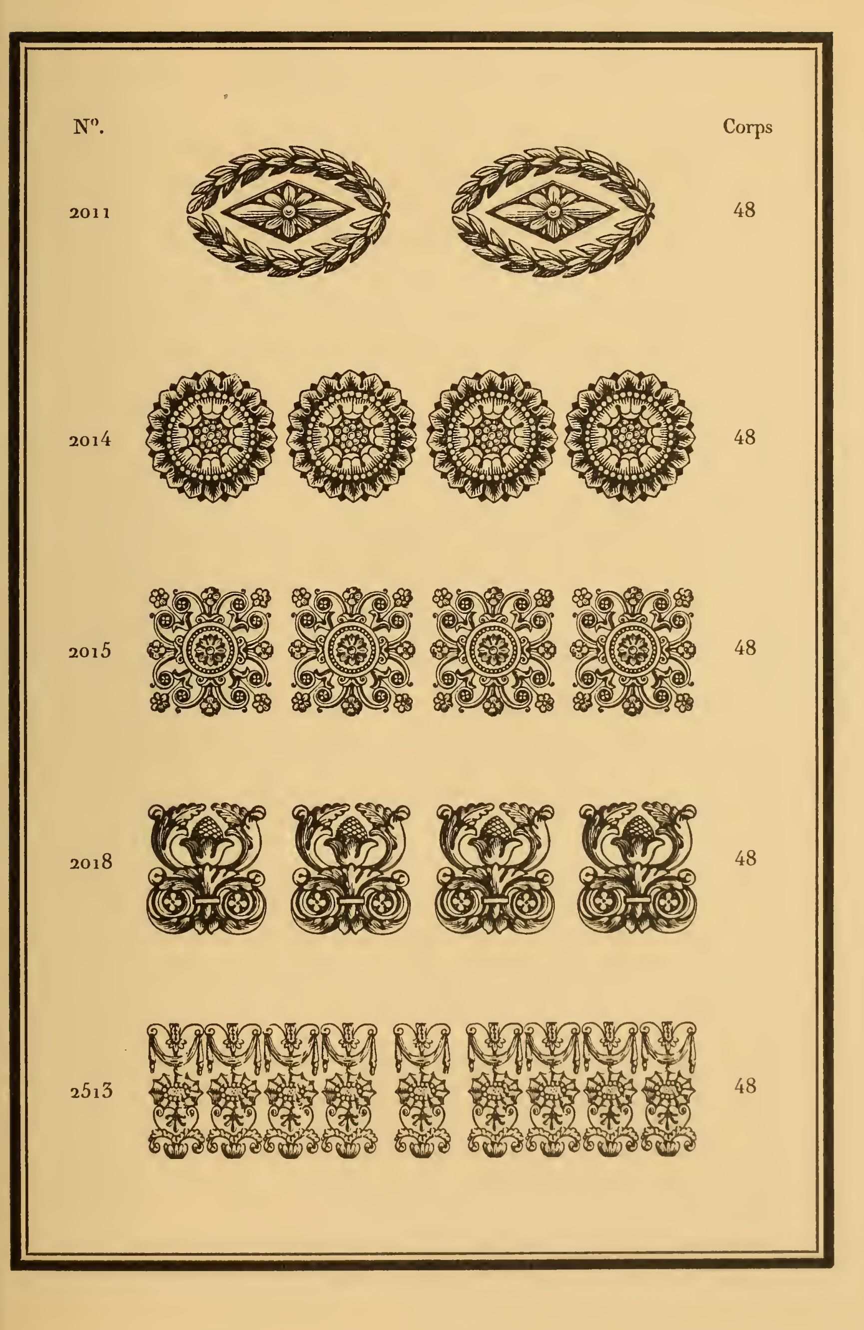
N°. 1846 est de date récente.


N°.
Corps
1854
20
1853/54/55
20
1855/56
20
1856
20
1857/58
20
1858
20
1874/75
22
1876
22
1888
22
1892
22

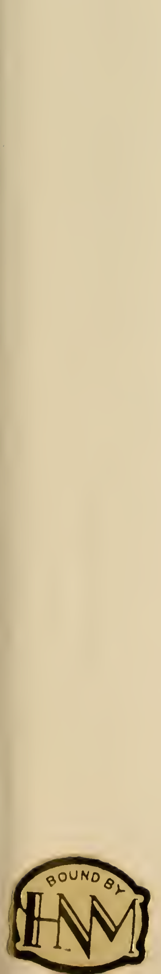


N°. 1942 est de date récente.


N°.
Corps
1988
40
1989/91
40
1990/91
40
1989/90/91
40
1991
40
2007
44


N°.
Corps
2011
48
2014
48
2015
48
2018
48
2513
48




BOUND BY

